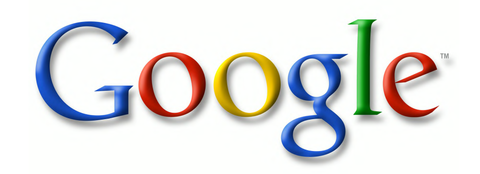
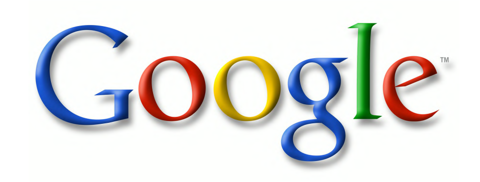




WILLEMS
NOTES ET CORRECTIONS SUR L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE


VE RI
TAS

NOTES ET CORRECTIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE

PAR

ALPHONSE WILLEMS

Professeur à l'Université de Bruxelles

BRUXELLES

G.-A. VAN TRIGT, ÉDITEUR.

1883

NOTES ET CORRECTIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE

NOTES ET CORRECTIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE

PAR

ALPHONSE WILLEMS

Professeur à l'Université de Bruxelles

BRUXELLES

G.-A. VAN TRIGT, ÉDITEUR.

1883

NOTES ET CORRECTIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE

AVANT-PROPOS.

Nommé au commencement de 1881 professeur de grec à l'Université de Bruxelles, j'ai pris pour sujet de mon cours, durant l'année 1881-1882, l'*Hippolyte* d'Euripide.

Les résultats de l'étude à laquelle je me suis livré sur le texte de cette tragédie sont résumés dans ce mémoire, présenté à l'Académie de Belgique (Classe des lettres), le 5 juin 1882.

MM. les commissaires désignés par l'Académie ont bien voulu émettre un avis favorable sur l'ensemble de mon travail. Je les en remercie, et je tiens surtout à exprimer ma reconnaissance aux deux savants rapporteurs, MM. Wagener et Roersch, qui, au lieu de se borner à une appréciation sommaire, comme c'était leur droit, ont pris la peine d'entrer dans l'examen des principaux points controversés.

Je ne crois pas avoir à m'excuser auprès des deux éminents professeurs si, après avoir pesé avec soin leurs arguments, je me suis cru autorisé en bien des cas à persister dans mon sentiment. Ce travail ne serait pas digne de l'attention qu'ils ont daigné lui prêter, si toutes les objections, parfois contradictoires, qu'ils lui adressent, étaient de nature à en infirmer les conclusions ; je m'explique.

L'auteur d'un mémoire d'exégèse philologique a sur ses commissaires un avantage marqué : son texte, qu'il a lui-même choisi, lui est familier ; il a pu l'étudier à loisir, en s'y reprenant à plusieurs reprises et en s'aidant de tous les éléments d'information ou de preuve ; tandis que les commissaires ont eu à peine quelques semaines pour faire leur rapport. Par suite les objections qui se présentent à leur esprit sont souvent celles que l'auteur s'était posées d'abord, et qu'il avait eu ses raisons pour écarter. Sans doute, parmi ces raisons, qu'on n'a pas déduites, soit qu'on les tînt pour évidentes, soit qu'on craignît de fatiguer le lecteur, il peut s'en trouver de spécieuses, mais on doit admettre que ce n'est là qu'une exception. Il n'est pas inutile d'ailleurs que l'objection soit posée et l'auteur mis en demeure d'y répondre.

D'autre part, il arrive aussi qu'une remarque essentielle, qui aura échappé à l'attention la plus soutenue, frappera à première vue un philologue moins bien préparé. En matière de restitution de textes les chances d'erreur sont fréquentes, et l'on peut dire avec un des maîtres de la critique : *Ab errore in conjectando nemo se plane immunem præstare potest*[1].

Fondées ou non, les critiques présentées par des juges compétents méritent toujours considération, et il importe d'en tenir compte, soit pour y faire droit, soit pour les réfuter. C'est ce que nous avons essayé de faire dans les notes complémentaires qui accompagnent ce travail.

L'usage veut que les mémoires soumis à l'Académie soient imprimés sans modifications importantes. Nous nous sommes conformé à cet usage. L'étude qu'on va lire est la reproduc-

[1] *God. Hermanni Opuscula*, t. V, p. 166.

tion intégrale du manuscrit; nous avons désigné par une marque spéciale (N. C.) les notes que nous ont suggérées les rapports de MM. Wagener et Roersch.

Un mot encore avant de finir. En répondant, comme je l'ai fait, aux objections de MM. les commissaires, je m'exposais à une réplique, et je pouvais craindre que la discussion ne se prolongeât indéfiniment. M. Roersch, avec qui surtout je suis entré en lice; me fait obligeamment savoir qu'il se désiste de son tour de parole et qu'il considère pour sa part le débat comme clos. C'est là une marque de courtoisie à laquelle je suis fort sensible, sachant par expérience combien il en coûte, une fois engagé en ces délicates controverses, de renoncer à défendre son opinion. On a l'air de s'avouer vaincu, alors qu'on tient en réserve tout un arsenal de raisons qu'on a lieu de croire excellentes. Un philologue éprouvé comme M. Roersch n'est pas facilement à bout d'arguments solides. Que le lecteur tenté de prendre parti pour moi contre M. Roersch soit donc averti : si je reste maître du terrain, c'est que mon adversaire a galamment déposé les armes.

NOTES ET CORRECTIONS

SUR

L'HIPPOLYTE D'EURIPIDE.

καὶ πρὶν μὲν ἐλθεῖν τήνδε γῆν Τροιζηνίαν,
πέτραν παρ' αὐτὴν Παλλάδος κατόψιον
γῆς τῆσδε ναὸν Κύπριδος ἐγκαθίσατο,
ἐρῶσ' ἔρωτ' ἔκδηλον· Ἱππολύτῳ δ' ἔπι
τὸ λοιπὸν ὠνόμαζεν ἱδρῦσθαι θεάν.

C'est à tort que les critiques allemands rejettent ces cinq vers comme interpolés. Les difficultés soulevées par O. Jahn (*Hermes*, II, 249), Schliack (*Philologus*, XXXV, 707) et Barthold, ne prouvent rien contre leur authenticité. Une chose incontestable, c'est que le texte est altéré : ὠνόμαζεν, au v. 33, est inintelligible; mais il y a moyen, je crois, de retrouver la vraie leçon.

Valckenaer demande un mot comme ὑμνήσουσιν (d'après *Iphig. Taur.*, 1457), et Brunck a adopté cette conjecture. D'autres lisent *ὀνομάσουσιν*, dans le sens de *on citera, on racontera.*

La correction que je propose est plus simple et donne un sens plus satisfaisant : au lieu de ὠνόμαζεν, je lis οὐ νόμιζεν. Le sens est celui-ci : « Avant de venir ici à Trézène, elle (Phèdre)

fonda sur la roche même de Pallas un temple de Cypris, d'où l'on a vue sur cette contrée, montrant ainsi qu'elle était amoureuse [1]; elle ne se doutait pas que ce temple érigé à la déesse transmettrait à la postérité le nom d'Hippolyte.»

Il existait en effet à Athènes, sur le flanc méridional de l'Acropole, un sanctuaire dédié originairement à Vénus, mais qui par la suite fut appelé vulgairement l'Hippolytéion. Outre un texte de Diodore de Sicile (IV, 62), qui n'est que la paraphrase de celui d'Euripide, nous avons sur ce point le témoignage formel d'Asclépiade, cité par le scholiaste d'Homère (*ad Odyss.*, XI, 320) : Φαίδρα ... τὸ μὲν πρῶτον ἱερὸν Ἀφροδίτης ἐν Ἀθήναις ἱδρύσατο, τὸ νῦν Ἱππολύτειον καλούμενον. Notre copiste, qui avait sous les yeux une note ou glose pareille, a été amené naturellement à écrire ὠνόμαζεν au lieu de οὐ νόμιζεν.

Οὐ νόμιζεν est pour οὐκ ἐνόμιζεν. La chute de l'augment syllabique après un mot terminé par une voyelle longue ou une diphthongue, est de règle chez les Attiques. Ainsi nous trouvons οὐ κήλησε pour οὐκ ἐκήλησε dans un fragment de Théopompe le comique, conservé par Athénée (XI, p. 485*c*), ἐξ οὗ κράτησα pour ἐκράτησα dans Sophocle (*Ajax*, 1337), et d'autres exemples ont été réunis par Dawes [2].

Je crois qu'ainsi restitué le texte ne donne prise à aucune critique. Euripide, on le sait, aimait à évoquer des souvenirs de ce genre. Pour peu que le sujet y prêtât, il ne se faisait jamais faute d'une allusion aux institutions civiles ou religieuses, aux traditions, aux monuments, et même aux sites de son pays (entre autres *Iphig. Taur.*, 958 et 1450; *Heracl.*, 1030 ; *Helen.*, 1674; *Herc. Fur.*, 1330; *Electr.*, 1258). Puisqu'il existait à Athènes — à un pas du théâtre de Bacchus, où se jouait

[1] Et non pas, comme on l'explique : « rendant ainsi notoire son amour pour Hippolyte. » Pareil aveu serait incompatible avec le caractère de Phèdre, qui meurt plutôt que de confesser sa passion, et de plus aurait pour effet de rendre l'intrigue impossible. Cette interprétation absurde est cause que beaucoup d'éditeurs ont préféré à ἔκδηλον la variante ἔκδημον, empruntée au v. 37.

[2] *Miscellanea critica.* Londini, 1827, p. 489.

l'*Hippolyte* [1] — un édifice dont on faisait remonter la fondation à l'épouse de Thésée, il serait inconcevable que le poète n'en eût pas fait mention. Loin donc de suspecter ce passage, je tiens pour ma part qu'il n'en est pas de plus authentique dans toute la pièce.

Pour répondre à la seule objection que la correction proposée laisse encore subsister, je ferai remarquer que la manière la plus simple de désigner avec précision un monument, est de l'appeler par son nom traditionnel. Au lieu de la formule vague : « Phèdre m'a élevé un temple, » Vénus dira donc, passant de la première à la troisième personne : « Elle a élevé un temple de Cypris. »

N. C. *Suivant M. Roersch, pour que ma correction fût admissible, il faudrait démontrer que* θεά *peut se dire pour* νεὼς θεᾶς ; *en outre la phrase grecque réclamerait un futur au lieu du parfait.*

Le premier point, à mes yeux du moins, ne fait aucune difficulté. Θεά *pour* ναὸς *ou* ἱερὸν θεᾶς *est une métonymie fort simple et qui existe, je crois, dans toutes les langues* (Ste-Marie, St-Joseph, *pour* l'église Ste-Marie, l'église St-Joseph). *Le hasard m'a fait rencontrer, dans le scholiaste d'Eschyle* (ad Eumen., v. 21), *le passage suivant de Callimaque :*

χ' ἡ Παλλὰς, Δελφοί νιν ὅθ' ἱδρύοντο Προναίην,

« Et Pallas, Delphi quoniam eam dedicabant Pronæam. »

Νίν, *c'est-à-dire* αὐτῆς ἱερὸν, *car il s'agit du fameux temple de Minerve Pronœa à Delphes, dont il est question dans Hérodote* (I, 91, et VIII, 37), *Pausanias* (X, 8), *Diodore de Sicile* (XI, 14), *etc. C'est, on le voit, identiquement la même tournure que chez Euripide.*

En latin cette figure est fréquente. On lit dans Horace (Od., I, 31, 1) :

Quid dedicatum poscit Apollinem
vates?

[1] Le théâtre de Bacchus, dont on voit encore les restes, était situé à l'extrémité E. de la pente méridionale de l'Acropole.

Apollinem, *pour* Apollinis templum. *Et même en prose; ainsi Tite-Live :* Juno regina transvecta a Vejis nuper in Aventino dedicata est (V, 52). — Junonem dedicatam, *c'est littéralement notre* θεὰν ἱδρυμένην.

Le futur, que réclame M. Roersch, ne me semble pas nécessaire. Avant de quitter Athènes, Phèdre a fait construire un temple en l'honneur de Cypris. Vénus vient de le dire, et elle ajoute textuellement (moyennant la correction que je propose) : Mais elle ne soupçonnait pas que le temple de la déesse eût été érigé pour Hippolyte à l'avenir [1]. *Il était impossible, ce me semble, d'indiquer plus clairement comme quoi le sanctuaire érigé à Vénus,* ναὸς Κύπριδος, *porterait plus tard le nom d'Hippolyte associé à celui de la déesse. Et, en effet, il est établi que l'édifice en question s'appelait officiellement* Ἀφροδίτης ἐπὶ Ἱππολύτῳ (Corp. Inscr. Attic., n° 212, *cité par M. Weil*).

---

42. δείξω δὲ Θησεῖ πρᾶγμα, κἀκφανήσεται.

E. Hiller (*Quæstiones Herodianæ*, Bonn, 1866) considère ce vers comme interpolé, vu que les mots δείξω δὲ Θησεῖ πρᾶγμα sont en contradiction avec la suite de la tragédie. M. Weil, pour la même raison, propose de lire : δῆλον δὲ θήσω πρᾶγμα (1re édit.), ou bien δεῖξαι δηήσει πρᾶγμα (2e édit.). La correction est inutile. Le vers, tel que le donnent tous les Mss., est bien motivé. Vénus fait entendre que Thésée, Hippolyte et Phèdre seront tous trois compris dans sa vengeance. Le v. 42 trouve son explication dans le v. 1403 :

τρεῖς ὄντας ἡμᾶς ὤλεσ', ᾔσθημαι, μία.

« Nous sommes trois victimes que Vénus s'est immolées. »

[1] Une construction toute pareille dans Eschyle, *Eumen.*, 707

ταύτην μὲν ἐξέτειν' ἐμοῖς παραίνεσιν
ἀστοῖσιν εἰς τὸ λοιπόν.

En somme, Thésée finit par être instruit de la passion de Phèdre pour Hippolyte. Sans doute, ce n'est pas Vénus qui la lui révèle. Mais il n'importe : elle sait ce qui va se passer, car c'est elle qui va tout conduire (cf. v. 1400 : Κύπρις γὰρ ἡ πανοῦργος ὧδ' ἐμήσατο). En ce sens elle peut dire que grâce à elle le mystère sera divulgué.

M. Hiller est comme le bon d'Hacqueville, dont parle Mme de Sévigné : « La rigueur de son exactitude ne comprend point cette licence poétique [1]. » L'objection qu'il soulève pourrait s'appliquer à plus forte raison aux vv. 1420-22, où Diane promet de venger Hippolyte en immolant de sa main le mortel le plus chéri de Vénus. En réalité Adonis n'a point péri de la main de Diane, puisqu'il a été tué par un sanglier. Néanmoins personne que je sache n'a trouvé à redire à cette prédiction de la déesse. C'est que le poète n'est pas astreint aux mêmes scrupules que l'historien ; il abrège ou résume à son gré, et quand la rapidité l'exige, il va droit au fait, sans se préoccuper des détails.

---

75. ἔνθ' οὔτε ποιμὴν ἀξιοῖ φέρβειν βοτὰ
οὔτ' ἦλθέ πω σίδηρος, ἀλλ' ἀκήρατον
μέλισσα λειμῶν' ἐαρινὴ διέρχεται.

Les poètes grecs, d'accord en cela avec Pascal, ne se faisaient pas scrupule de répéter un mot quand ils le trouvaient nécessaire [2]. Mais ce n'est pas le cas ici pour l'adjectif ἀκήρατον, qui a été employé trois vers plus haut, et dont la répétition — un critique en fait la remarque — est évidemment du fait des copistes.

Restituer un texte défiguré par une glose, est toujours chose

[1] *Lettres de Mme de Sévigné*, t. IV, p. 311 (collect. des *Grands écrivains*).

[2] « Quand dans un discours se trouvent des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâterait le discours, il les faut laisser, c'en est la marque. » *Pensées*, p. 110, éd. Havet.

délicate. Mais ici le mot évincé me paraît si bien indiqué, qu'il n'y a pas lieu, je crois, d'hésiter. Ce mot, c'est ἀνθεσφόρον. En effet, cette épithète « émaillée de fleurs » est la première qui se présente à l'esprit lorsqu'il s'agit d'une prairie où l'abeille vient butiner; en outre elle a l'avantage de compléter et de résumer en une image la phrase qui précède immédiatement : ἔνθ' οὔτε ποιμὴν ... οὔτ' ἦλθέ πω σίδηρος : « jamais le pied des troupeaux ni le tranchant du fer n'ont osé la violer, mais, *couverte qu'elle est de fleurs,* l'abeille printanière vient y voltiger. »

Il semble d'ailleurs que le scholiaste ait eu sous les yeux un texte pareil à celui que je propose, à en juger par le passage suivant : καὶ γὰρ δὴ παράλογον εἶναι καὶ πολλὴν ἀτοπίαν ἔχον, καὶ δοκεῖν ἄνθιμον λειμῶνα εἶναι, ὅθεν ἐδρέφθη τὰ ἄνθη, etc.; ἄνθιμον étant l'exact équivalent de ἀνθεσφόρον. Citons encore cette autre scholie : Οἱ γὰρ ποιηταὶ ἐπιεικῶς τὰς ἰδίας φύσεις μελίσσαις καὶ ποταμοῖς καὶ λειμῶσι προσομοιοῦσιν, αὐτὴν δὲ τὴν ποίησιν στεφάνοις, διὰ μὲν τῶν ἀνθέων, ὡς εἴρηται, τὸ ποικίλον καὶ τὸ κάλλος αὐτῶν παριστάντες, διὰ δὲ τῶν ποταμῶν τὸ πλῆθος ... διὰ δὲ τῶν μελισσῶν τὸ ἐπιμελὲς ... τοὺς στεφάνους ἕνεκα τοῦ λαμπρύνεσθαι δι' αὐτῶν τοὺς ἐπαινουμένους.

Il est à supposer que le glossateur, voulant expliquer le mot ἀνθεσφόρον, aura répété en marge ἀκήρατον : une prairie ayant toutes ses fleurs, c'est-à-dire intacte, vierge; et c'est de la sorte que ἀκήρατον se sera introduit dans le texte.

L'adjectif ἀνθεσφόρον n'a pas été choisi par moi au hasard. Je l'emprunte à une autre tragédie d'Euripide, l'*Iphigénie à Aulis* (v. 1544), où il sert d'épithète au mot λείμαξ, qui signifie également *prairie :*

ἐπεὶ γὰρ ἱκόμεσθα τῆς Διὸς κόρης
Ἀρτέμιδος ἄλσος, λείμακάς τ' ἀνθεσφόρους...

Peut-être, en écrivant ce dernier vers, le poète s'est-il souvenu de l'*Hippolyte,* car dans les deux cas il s'agit d'un pré consacré à Diane.

---

78. Αἰδὼς δὲ ποταμίαισι κηπεύει δρόσοις.

Le rôle assigné ici à la Pudeur a beaucoup choqué les commentateurs; Valckenaer, d'après Is. Vossius et Toup, lit Ἕως, l'Aurore, au lieu de Αἰδώς. Mais on ne voit pas ce que le sens y gagne; pour compléter l'image, il faudrait, comme le fait observer Musgrave, changer en outre ποταμίαισι en οὐρανίαισι [1].

Musgrave lui-même propose de lire Ναϊάς. Blomfield soupçonne que le mot Αἰδὼς a remplacé un nom propre de rivière, par exemple Λάδων (le Ladon étant un cours d'eau de l'Arcadie, on demande combien il a fallu de jours de marche à Hippolyte pour rapporter sa couronne).

D'éminents critiques, qui se sont occupés de ce passage, paraissent avoir éprouvé les mêmes répugnances. Ainsi Schlegel, qui a établi entre la pièce d'Euripide et la *Phèdre* de Racine une comparaison où il se plaît à faire ressortir la supériorité du drame grec, Schlegel, traduisant et paraphrasant l'invocation d'Hippolyte [2], omet à dessein cette phrase, qui lui paraît indigne du poète [3].

[1] N. C. *M. Wagener n'admet pas l'objection de Musgrave. « Pourquoi, dit-il, la rosée ne pourrait-elle pas être considérée comme provoquée par les vapeurs d'eau qui s'élèvent des rivières? » J'ai eu tort, j'en conviens, de reproduire cette objection; c'était de ma part une inconséquence, puisque j'explique plus loin que* ποταμίαισι δρόσοις *signifie, non pas* eau de rivière, *mais simplement* eau pure, *ce que le poète appelle ailleurs* καθαροῖς δρόσοις, Ion, 96.

[2] *Œuvres de A.-G. de Schlegel écrites en français.* Leipzig, 1846, t. II, p. 362.

[3] Nous pourrions citer aussi M. Villemain, qui, traduisant ce passage, se tire d'affaire au moyen d'une ingénieuse périphrase. C'est dans la 43e leçon de son *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle* (t. III, p. 339, de l'édit. de Paris, 1840), où il loue « ce chœur d'*Hippolyte* qui célèbre la paix des champs, et décrit, en vers admirables, cette prairie solitaire où *la Pudeur fait son asile.* » Évidemment Villemain cite de mémoire, car le morceau dont il parle n'est pas un chœur, il n'y est pas fait allusion à la paix des champs, et d'asile, puisqu'asile il y a, il n'en est question que pour les abeilles.

Seul à peu près de tous les anciens éditeurs, Brunck se prononce pour Αἰδώς. Non seulement il maintient le mot, mais il le trouve si heureux, que « lors même, dit-il, que tous les Mss. donneraient Ἕως, il faudrait décerner une couronne civique à celui qui aurait proposé de lire Αἰδώς. »

Malgré cette grave autorité, je n'hésite pas à me ranger à l'opinion commune. La Pudeur préposée à la garde d'un pré, et l'arrosant d'eau pure, est d'un goût détestable. Jamais Euripide, jamais Grec de cette époque n'a écrit pareille énormité. Mais les corrections proposées me semblent peu satisfaisantes. Je lirais simplement :

λιβὰς δὲ ποταμίαισι κηπεύει δρόσοις.

« Une source pure l'arrose de son onde virginale. »

Λιβάς est bien le mot qui convient ici, de préférence à πηγή, κρήνη ou πίδαξ. Je n'en veux pour preuve que l'extrait suivant du grammairien Thomas Magister : Λειμὼν τόπος δίυγρος, ἀνθηρὰν πόαν ἔχων, τὸ κοινῶς λεγόμενον λιβάδιον [1]. Ne croirait-on pas qu'en s'exprimant de la sorte, Th. Magister avait en vue notre passage? « Λειμών (Prairie), lieu humide, ayant un gazon fleuri, on l'appelle communément λιβάδιον ; » en d'autres termes : on appelle λιβάς la source qui entretient la fraîcheur dans la prairie et y fait croître les fleurs. Quel meilleur commentaire souhaiterions-nous de notre texte?

Quant à l'épithète ποταμίαισι, elle n'implique nullement contradiction, comme on serait tenté de le croire à première vue (*la source aux eaux fluviales*). Rien de plus fréquent que l'épithète ποτάμιος appliquée aux fontaines (entre autres *Electr.*, 56 et 309), les eaux fluviales étant les eaux sacrées par excellence, celles dont on se servait dans les libations. Il y a plus, et ceci complète ma démonstration. A quarante vers de distance, le poète, par un de ces retours de mémoire qui lui sont familiers, a répété la même image, et à peu près dans les mêmes termes :

[1] *Ecloga vocum atticarum, ed. Fr. Ritschelii.* Halis Sax., 1832, p. 223.

ῥυτὰν παγὰν ... ποταμίᾳ δρόσῳ, *l'onde fluviale d'une fontaine jaillissante* (vv. 123-127).

On conçoit facilement qu'un copiste de l'école alexandrine ait cru ou voulu lire ΑΙΔΩC au lieu de ΛΙΒΑC. La correction était digne d'une époque éprise de métaphores, et où (les scholies en font foi [1]) on avait la manie de voir partout des allégories.

N. C. « *Le mot* λιβάς, *objecte M. Roersch, ne convient guère comme sujet de* κηπεύει, *qui implique les soins d'un être personnel.* » *M. Roersch m'aurait obligé d'ajouter les motifs sur lesquels il fonde cette assertion si catégorique. Le scholiaste, pour expliquer* κηπεύει, *nous donne le choix entre* τρέφει, ποτίζει *et* γεωργεῖ, *c'est-à-dire* alimenter, arroser, féconder. *Sans doute les actions exprimées par ces verbes sont de celles qu'on peut accomplir d'une manière réfléchie; néanmoins elles ne me semblent pas incompatibles avec le genre d'activité qu'on attribue communément aux ruisseaux et aux fontaines. Dira-t-on que le scholiaste s'est trompé? Mais alors quel sens faut-il attribuer à* κηπεύειν? *Car de toute manière, et quel que soit le texte qu'on adopte, il n'est pas possible de le prendre au propre, d'abord à cause du déterminatif* δρόσοις, *ensuite et surtout, parce qu'il est notoire, en grec comme en français, qu'un pré ne réclame pas les soins d'un jardinier.*

Κηπεύειν *vient de* κῆπος, *sans doute. Mais ce n'est pas l'étymologie, c'est l'usage qui fixe le sens des mots et en règle l'emploi. Prenons pour exemple* γεωργεῖν, *qui signifie à peu près la même chose.* Γεωργεῖν, *c'est* labourer. *Certes, voilà bien un acte qui présuppose un agent conscient. Eh bien, le premier dictionnaire venu nous montre que le sens primitif s'est modifié successivement en celui de* exploiter, élever, fertiliser, *à tel point qu'un écrivain en prose a pu écrire couramment :* ὁ Νεῖλος γεωργεῖ τὰς αρούρας, le Nil fertilise les champs. *Or, c'est précisément ce mot* γεωργεῖν, *ainsi pris dans l'acception de* féconder, *que le scholiaste a choisi pour rendre compte de* κηπεύειν.

[1] Voir celle que nous citons dans la note précédente.

Au lieu de procéder par analogie, j'aurais préféré, je l'avoue, m'en tenir à ce dernier mot. Malheureusement on ne le rencontre, ni au propre ni au figuré, dans aucun poète, ni même, que je sache, dans aucun prosateur du temps, ni des temps antérieurs. Euripide ne l'emploie qu'une autre fois, dans cette locution : κηπεύειν βόστρυχον, soigner sa chevelure, *ce qui désigne en effet un acte tout personnel, mais nous éloigne encore plus de l'étymologie.*

On peut rapprocher de l'invocation d'Hippolyte le morceau célèbre de Catulle (LXII) :

> *Ut flos in septis secretus nascitur hortis,*
> *Ignotus pecori, nullo contusus aratro,*
> *Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber...*

C'est presque la même idée, rendue dans les mêmes termes. Notez cette expression : educat imber, « *la fleur que la pluie fait pousser.* » *J'imagine que si Catulle avait eu à rendre le* κηπεύει δρόσοις, *il n'aurait pu s'y prendre plus heureusement. Le sens est pareil, sauf qu'en latin l'image est incomparablement plus osée. Quand on lit un poète, il faut prendre son parti de toutes ces hardiesses de style et d'expression.*

---

141. οὐ γὰρ ἔνθεος, ὦ κούρα,
εἴτ' ἐκ Πανὸς εἴθ' Ἑκάτας
ἢ σεμνῶν Κορυβάντων
φοιτᾷς ἢ ματρὸς ὀρείας.

C'est à Lachmann qu'est due cette belle et simple correction (οὐ γὰρ, au lieu de σὺ γὰρ), qui a le triple avantage de rétablir l'accord avec l'antistrophe, de donner un sens excellent, et d'être insignifiante au point de vue paléographique (OY pour CY). Aussi a-t-elle passé dans toutes les éditions.

Mais voici que le dernier éditeur allemand de l'*Hippolyte,* M. Barthold, a rétabli dans son texte ce malencontreux σύ, sous

le prétexte qu'avec οὐ il faudrait au vers suivant οὔτ' ἐκ Πανὸς οὔθ' Ἑκάτας. Je ne sais où M. Barthold a pris cela. En relisant l'*Alceste,* je suis tombé sur ces vers (112 et ss.) :

ἀλλ' οὐδὲ ναυκληρίαν
ἔσθ' ὅποι τις αἴας
στείλας ἢ Λυκίας,
εἴτ' ἐπὶ τὰς ἀνύδρους
Ἀμμωνίδας ἕδρας,
δυστάνου παραλῦσαι
ψυχάν...

Le cas est identique : c'est bien ἤ-εἴτε, et non οὔτ'-οὔτε que le poète a écrit.

Les autres arguments de M. Barthold sont de la même force; ils montrent qu'on peut être bon grammairien et ne rien entendre aux choses de la poésie.

Quand une correction vient lever toutes les difficultés et satisfait à toutes les règles de la critique, il faut savoir se décider à l'accepter. Mais il y a des savants, surtout en Allemagne, qui se complaisent à tout remettre en question. Pour qu'une conjecture leur paraisse bonne, il faut qu'ils l'aient trouvée eux-mêmes.

φοιτᾷ γὰρ καὶ διὰ λίμνας
χέρσον θ' ὑπὲρ πελάγους
δίναις ἐν νοτίαις ἅλμας.

Ce passage a beaucoup embarrassé les éditeurs : 1° Valckenaer corrige : διὰ λίμνας χέρσου θ', *per mare et terram;* 2° Musgrave prend λίμνας pour l'accusatif pluriel, et lit : διὰ λίμνας χέρσον θ', *per maria et per terram;* 3° Monk : διὰ λίμνας, χέρσον θ' ὕπερ, *per mare ultraque terram pelagi vorticibus humidi sali;* 4° Reiske va plus loin, il change tout et lit : διὰ λίμνας χέρσων ὑπέρ τε πελάγους δίνῃσι νοτίους ἅλμας, *per* (*et super*) *lacus terrarum continentium et maris salsa liquidum suum circumtorquentia;*

enfin 5° M. Weil remplace χέρσον τε par χωροῦσ', conjecture approuvée par Wecklein, mais abandonnée par l'auteur dans sa seconde édition.

Il n'y a qu'une très légère modification à faire pour rétablir le texte, et je m'étonne qu'on n'y ait point songé. Lisez χέρσονδ', comme s'il y avait εἰς χέρσον. Dictynne, qui est une divinité crétoise, ne l'oublions pas, erre à travers les mers vers la terre ferme, χέρσος, appelée plus loin ἤπειρος γῆ (v. 763).

Χέρσονδε se trouve dans Homère (*Il.*, XXI, 238, et *H. à Apol.*, 28). Euripide a employé deux fois au moins χερσόθεν (*Heracl.*, 430; *Helen.*, 1268).

Le sens est celui-ci : *Vadit enim etiam per mare ad terram, super pelagus in vorticibus humidis sali.*

N. C. *M. Roersch hésite à admettre cette correction.* « *Qu'ajouteraient, dit-il, les mots* : vers la terre ferme? » *Mais ces mots, qu'il trouve surabondants, lui-même, ce me semble, se charge de les justifier par l'analyse qu'il fait de notre morceau. Peut-être, dit le chœur, Phèdre a-t-elle oublié de sacrifier à Dictynne. Il est vrai que Phèdre est à Trézène et la déesse en Crète. Mais, si la reine est coupable, elle n'échappera pas au châtiment. Dictynne peut l'atteindre même ici,* sur le continent (φοιτᾷ γὰρ καὶ... χέρσονδε), *car les flots de la mer ne sont pas pour elle un obstacle.* Χέρσον τε, *comme le fait remarquer M. Weil, interrompt la suite de la phrase, où il n'est question que de la mer. Le mot* χέρσονδε, *que je mets à la place, ajoute une circonstance essentielle. Supprimez-le, l'idée de menace disparaît, pour faire place à un simple panégyrique de la déesse.*

---

200. λάβετ' εὐπήχεις χεῖρας, πρόπολοι.

Boissonade : « Valde displicet εὐπήχεις a Phædra ipsa de suis ipsius manibus dictum, idque a Phædra ægra, cujus δέμας ἀλλόχροον δεδήληται, ἀσθενεῖ τε καὶ κατέξανται. Cf. v. 274. » En effet, εὐπήχεις est tout simplement ridicule. On aura beau invo-

quer Homère, et prouver que cette épithète ou des épithètes analogues ont été employées ailleurs, cela ne change rien à la question. Euripide a pu mettre dans la bouche de la nourrice parlant à Hippolyte : τῆσδε δεξιᾶς εὐωλένου (v. 605), ou dans les *Troyennes*, v. 1194, à propos d'Hector : ὦ καλλίπηχυν Ἕκτορος βραχίονα ; mais jamais Phèdre souffrante et défaillante n'a pu dire aux femmes de sa suite : « Prenez mes mains aux beaux bras, mes mains charmantes. » Suivant nous, le texte doit être rétabli de la sorte : λάβετ' ἐς πήχεις χεῖρας, *prenez mes mains sur vos bras; prêtez-moi l'appui de vos bras.* A part la question de convenance, on obtient ainsi un sens bien plus satisfaisant.

Λάβετ' ἐς πήχεις χεῖρας exprime la même chose que : λάβεσθε χειρὸς δεξιᾶς ... φίλην ὀρέξετ' ὠλένην, qu'on trouve dans *Médée* (vv. 899-902) ; car πῆχυς et ὠλένη (*ulna*) sont synonymes, et signifient proprement l'*avant-bras ;* seulement ὠλένη, de même que ἀγκάλη, désigne souvent par extension le *bras* entier, tandis que πῆχυς se prend d'ordinaire au propre, comme *Heracl.*, 728 : λαιόν τ' ἔπαιρε πῆχυν, εὐθύνων πόδα, *lævam sustenta ulnam, dirigens meum gressum.*

La construction est la même que dans *Helen.*, v. 624 :

ὦ ποθεινὸς ἡμέρα
ἥ σ'εἰς ἐμὰς ἔδωκεν ὠλένας λαβεῖν.

Constatons en passant qu'Euripide dit indifféremment λαμβάνειν ἐν χεροῖν (*Hec.*, 527) ou ἐς χέρας (*ibid.*, 1242, et *Suppl.*, 235).

Le bas-relief antique sur un sarcophage de Girgenti (en tête de l'édition de M. Barthold) confirme la leçon que je propose.

Il est probable que la variante εὐπήχεις provient des deux accusatifs juxtaposés πήχεις χεῖρας.

N. C. Λάβετ' ἐς πήχεις χεῖρας, prenez mes mains sur vos bras ; *je maintiens cette interprétation, malgré l'avis de MM. les commissaires de l'Académie. M. Wagener trouve l'expression impropre ;* ἐς πήχεις *signifierait, suivant lui,* dans (*et non* sur) les bras. *M. Roersch ajoute :* sur vos bras *serait* ἐπὶ πήχεις.

Mais précisément ici, comme en une foule de cas, ἐς *est l'exact*

*équivalent de ἐπί. Je me bornerai à un seul exemple, que je crois concluant. Dans l'*Iphigénie en Tauride, *Oreste, arrivé dans sa fuite au bord de la mer, enlève sa sœur sur son épaule gauche et la dépose dans le vaisseau. Le texte porte* (v. 1381) :

λαβὼν 'Ορέστης ὦμον εἰς ἀριστερὸν...
ἔθηκ' ἀδελφὴν ἐντὸς εὐσέλμου νεώς.

Si λαμβάνειν εἰς ὦμον, prendre sur (*et non* dans) l'épaule, *est correct, je demande ce qu'on peut trouver à redire à* λαμβάνειν εἰς πήχεις, prendre sur les bras?

---

323. ΦΑΙΔΡΑ : ἔα μ' ἁμαρτεῖν· οὐ γὰρ εἰς σ' ἁμαρτάνω.
ΤΡΟΦΟΣ : οὐ δῆθ' ἑκοῦσά γ', ἐν δὲ σοὶ λελείψομαι.

Rien de moins obscur que ce passage : ἐν δὲ σοὶ λελείψομαι est tout simplement une tmèse pour ἐλλελείψομαι δέ σοι. Cela n'offre pas plus de difficulté que ces autres passages d'Euripide : ἔκ τοί με τήξεις (*Orest.*, 1047), pour ἐκτήξεις με; ἀνά μοι τέκνα λῦσαι (*Suppl.*, 45), pour ἀναλῦσαί μοι τέκνα; ou d'Aristophane : ἀνά τοί με πείθεις (*Vesp.*, 784), pour ἀναπείθεις με, et vingt autres textes que je m'abstiendrai de citer [1]. 'Ελλείπειν

[1] Qui donc a soutenu le premier que l'emploi de la tmèse est rare chez les poètes attiques? Son opinion a fait fortune, car elle s'étale à l'état d'aphorisme dans les grammaires grecques, entre autres dans Matthiæ, § 594, 2, et dans Kühner, § 619, anm. 2. (N. C. *Au moins dans l'édition que je cite, Hannover, 1835, car on m'avertit que dans la suivante, celle de 1870, Kühner fait une exception formelle pour Euripide.*) Or, je constate que dans la seule tragédie d'*Hippolyte* on en rencontre au moins dix exemples, y compris celui dont nous nous occupons. V. 257, ἀπό τ' ὤσασθαι = ἀπώσασθαί τε; v. 342, ἔκ τοι πέπληγμαι = ἐκπέπληγμαί τοι; v. 549, ζεύξασ' ἀπ = ἀποζεύξασα; v. 592, διὰ δ' ὄλλυσαι = διόλλυσαι δέ; v. 878, ἀπὸ γὰρ ὀλόμενος = ἀπολόμενος; v. 934, ἔκ τοι πέπληγμαι = ἐκπέπληγμαί τοι; v. 1109, μετὰ δ' ἵσταται = μεθίσταται δέ; v. 1357, δία μ' ἔφθειρας κατὰ δ' ἔκτεινας = διέφθειράς με, κατέκτεινας δέ; v. 1376, δία τ' εὐνᾶσαι = διευνᾶσαί τε. Si c'est là ce qui s'appelle un cas rare, on demande combien il faut réunir d'exemples pour être autorisé à dire que le cas est fréquent.

signifie *quitter, abandonner*; le fut. 3 pass. ἐλλελείψομαι, *je serai abandonnée par toi*, c'est-à-dire *je te perdrai, tu mourras.*

Comment se fait-il que les éditeurs d'Euripide se soient donné la torture pour trouver le sens de ces trois mots, qui peuvent s'expliquer tout naturellement, par les seules lois de la grammaire? D'abord Scaliger, qui propose de lire : οὐδὲ σοῦ λελείψομαι, conjecture adoptée par Barnes, par Markland, par Reiske et par Van Herwerden. Les autres éditeurs, Musgrave, Monk, Th. Fix, Dindorf et M. Weil maintiennent la vulgate, mais l'interprètent chacun d'une manière différente. Musgrave : *Si proposito mihi cadere necesse est, id non mea negligentia fiet, sed tua potius obstinatione.* Monk : *Vincar igitur si modo necesse est ut vincar, non volens, sed tua opera. Sed pene te est ut vincar.* Matthiæ : *Tua vero opera s. culpa propositum meum non assequar, conatu meo te flectendi excidam.* Dindorf : *Sed si tu peribis, ego quoque occidero.* Th. Fix : *Cependant je ne serai survivante que par toi* (*selon le parti que tu prends*). Weil : *Si je n'arrive pas au but, cela ne tiendra pas à moi, mais à toi.*

Quant à Valckenaer, il emploie toutes les ressources de son érudition pour démontrer que ἐν σοὶ est l'équivalent de ἐν σοὶ κριτῇ; et comme il rapporte les mots οὐ δῆθ' ἑκοῦσά γε ἃ ἔα μ' ἁμαρτεῖν, il obtient ce sens : *Non je ne te laisserai pas volontairement faillir, mais je m'en rapporterai à ta décision* (sed acquiescam in tuo judicio); ce qui revient à dire : *Non certes je ne te permettrai pas de faillir, à moins pourtant que tu n'en décides autrement.* On citerait difficilement un autre exemple d'une pareille logomachie.

Mais ce n'est pas tout. Le dernier éditeur allemand de l'*Hippolyte*, M. Barthold, a consacré à notre passage un article spécial du *Rheinisches Museum* (XXXI, 320). Il part de ce point de vue, que ἐν δὲ σοὶ λελείψομαι signifie *je serai laissée près de toi*, c'est-à-dire *je resterai.* C'est, dit-il, le sens qui se présentera à l'esprit de tout lecteur non prévenu. Il est vrai que M. Barthold reconnaît tout le premier que la préposition ἐν, dans ce cas, ne s'emploie guère qu'avec les noms de lieu; mais ce détail n'est pas fait, paraît-il, pour l'arrêter, car il prend prétexte de son

interprétation pour bouleverser tout le passage. Du moment, raisonne-t-il, que la nourrice s'écrie : ***Je ne m'en irai point***, il faut que Phèdre lui ait dit : ***Va-t-en,*** ce qui est en effet d'une logique irréprochable. Donc, au lieu de ἔα μ' ἁμαρτεῖν, au vers précédent, nous mettrons ἔα μ' ἀπελθοῦσ'. D'où ce dialogue : PHÈDRE : ***Laisse-moi et va-t-en, car je ne suis pas coupable envers toi.*** LA NOURRICE : ***Non certes je ne m'en irai pas, au moins volontairement, au contraire je resterai.*** Après cette déclaration passablement impertinente, la nourrice se précipite aux pieds de la reine, geste assez peu en situation, et que M. Barthold a négligé d'expliquer.

Et voilà, dirai-je en terminant, où peut mener une tmèse mal comprise.

N. C. *Cette explication, que je présentais avec tant de confiance, n'a pas obtenu l'assentiment de MM. les commissaires et ne me satisfait plus moi-même. J'avais raison, je crois, de ne voir dans le passage controversé qu'une simple tmèse. Mais, correcte au point de vue grammatical, mon interprétation laissait à désirer quant au sens.* Je serai abandonnée par toi, *pour* je te perdrai, tu mourras, *fait quelque peu l'effet d'un logogriphe. Euripide d'ordinaire s'exprime avec plus de clarté, surtout dans le dialogue scénique.*

Il faut lire : ἐν δὲ σοῦ λελήψομαι. — Ἐλλελήψομαι *est le fut.* 3 *de* ἐλλαμβάνεσθαι, *qui signifie* saisir, embrasser, s'accrocher à. *Je n'ai point rencontré d'exemple de cette forme, mais il n'importe, elle est parfaitement régulière. Le fut.* 3 *pass. est d'un emploi assez rare en grec; s'il fallait s'en tenir uniquement aux textes, quantité de verbes seraient dépourvus de ce temps, ou n'en offriraient qu'un exemple isolé. Valckenaer* (ad Herodot., VI, 9, 18 *propose de lire* λελήψεται, *au lieu de* τι λήψεται, *dans Aristophane,* Vesp., 1289.

Moyennant cette légère modification, le sens devient clair :

LA NOURRICE : *Quelle chose terrible te pousse donc à vouloir mourir?*

PHÈDRE : *Laisse-moi me perdre, ce n'est pas envers toi que je suis coupable.*

La nourrice : *Non je ne te laisserai pas, volontairement du moins, mais je me cramponnerai à toi.*

(Ici la nourrice saisit la main de la reine, puis éperdue se jette à ses pieds.)

Phèdre : *Que fais-tu? tu me violentes en me prenant la main.*

La nourrice : *Non, je ne lâcherai point tes genoux.*

Phèdre : *Malheur, malheur à toi, si tu apprends mon secret.*

La nourrice : *Est-il un malheur plus grand pour moi que de te perdre?*

Il est inutile, je pense, d'insister sur le rapport frappant qui existe entre ce cri de la nourrice : Je me cramponnerai à toi, *et l'exclamation de Phèdre :* Que fais-tu? tu me violentes en me prenant la main.

Je puis invoquer en faveur de cette correction un témoignage précieux. Parmi l'amas confus de notes de toute provenance qui forment le recueil de nos scholies, il en est une, fort concise, qui a trait à notre passage, mais qui représente une leçon antérieure à celle de nos manuscrits : ἐνιζανοῦμαί σοι. *Évidemment l'auteur de cette glose avait sous les yeux le texte que je propose, car* ἐνιζανοῦμαί σοι *signifie littéralement :* inhærebo tibi.

---

328 Μεῖζον γὰρ ἢ σοῦ μὴ τυχεῖν τί μοι κακόν;

« Est-il un malheur plus grand pour moi que de ne pas te posséder? » Ce vers, si simple et si clair qu'un enfant le comprendrait, n'a pas trouvé grâce devant la critique allemande, et ils se sont mis trois à le dénaturer :

Kirchhoff : μεῖζον γάρ, εἴ σου μὴ ᾿τυχον, τί μοι κακόν;
Hartung : μεῖζον γὰρ ἢ σοῦ γ' ἀμπλακεῖν τί μοι κακόν;
Nauck : μεῖζον γὰρ ἢ σὲ μὴ εὐτυχεῖν τί μοι κακόν;

Nauck consacre une longue note de ses *Euripideische Studien* à démontrer que σοῦ μὴ τυχεῖν réclame un complément direct, ce qu'il appelle un *Objectaccusativ* (σοῦ μὴ τυχεῖν ὃ βούλομαι,

ou bien οἷας βούλομαι); que traduire avec le scholiaste par στερηθῆναι, *être privée de toi*, est de la fantaisie pure. M. Barthold à son tour déclare que μὴ τυχεῖν signifie *ne pas obtenir ce que l'on désire*, et nullement *perdre ce que l'on a*. On n'est pas plus affirmatif.

Si, comme ces savants le prétendent, μὴ τυχεῖν τινος ne peut vouloir dire *ne plus posséder, perdre, être privé de*, je demande qu'on me fasse la grâce de traduire les deux vers suivants, que Sophocle met dans la bouche d'Œdipe sur le point de quitter Thèbes (*OEd. R.*, 1449) :

ἐμοῦ δὲ μήποτ' ἀξιωθήτω τόδε
πατρῷον ἄστυ ζῶντος οἰκητοῦ τυχεῖν,

ce que tous les interprètes ont entendu : « croyez bien que la ville de mes pères ne me possédera plus vivant. »

Cet exemple si concluant me dispensera d'en citer d'autres que j'ai par devers moi. Il faut reprendre la vulgate, et laisser pour ce qu'il vaut le méchant vers de Hartung, qui dans les éditions récentes (celles de MM. Barthold et Weil) s'est substitué si mal à propos au vers excellent d'Euripide[1]. Avant de corriger un texte, il faut s'assurer d'abord s'il a besoin de correction.

N. C. *L'exemple de l'*OEdipe-Roi *ne paraît pas concluant à M. Roersch.* « *Rien, dit-il, n'empêche de traduire :* Croyez bien que la ville de mes pères ne m'obtiendra plus vivant. *OEdipe est décidé à partir et dit qu'il ne reviendra plus.* » *Il est permis d'en douter. Si telle était la pensée d'OEdipe, le texte porterait*

[1] Laissons ἀμπλακεῖν, sur lequel il y aurait long à dire. Mais que vient faire ici ce γ', si ce n'est empêcher l'hiatus? On sait avec quel tact exquis les Grecs se servaient de leurs particules pour exprimer les moindres nuances de la pensée. A voir l'emploi que de nos jours en font certains hellénistes, on dirait qu'elles n'ont été imaginées qu'en vue d'aider à la versification. S'agit-il d'éviter un hiatus ou de rendre longue une syllabe brève, un petit γέ ou γ' fait l'affaire. Rien que dans les deux cent cinquante premiers vers de cette tragédie, Valckenaer y a recouru trois fois pour ses corrections : v. 68, εὐπατέρειά γ' αὐλάν; — v. 79, ἀλλά γ' ἡ φύσις; — v. 232, πάραφρόν γ'.

πάλιν ou αὖθις τυχεῖν. *Au surplus il n'y a qu'à relire le passage entier, en tenant compte surtout de ce qui suit* (ἀλλ' ἔα με ναίειν ὄρεσιν, *etc.*), *pour se convaincre que le sens de la phrase est celui-ci :* je pars pour toujours, *et non pas :* je ne reviendrai plus. *Ainsi d'ailleurs l'ont entendu tous les traducteurs et interprètes de Sophocle. Ellendt fait plus, il insiste sur ce sens, et cite à l'appui un autre texte, non moins décisif, de Sophocle* (Elect., 993) : εἰ φρενῶν ἐτύγχαν' αὕτη μὴ κακῶν, « non de mutata in pejus sententia, sed perversa mente universe dictum. »

---

356. ῥίψω μεθήσω σῶμ', ἀπαλλαχθήσομαι
βίου θανοῦσα· χαίρετ'· οὐκέτ' εἰμ' ἐγώ.

Au lieu de θανοῦσα, Van Herwerden propose φθάνουσα, M. Weil μαθοῦσα. La correction est inutile. La tournure serait insolite, qu'elle s'expliquerait par le trouble d'esprit où se trouve la nourrice. Mais il n'en est pas ainsi : θανοῦσα, qui nous semble redondant, ne l'était pas pour les Grecs. Euripide et Sophocle, quand ils ont à exprimer l'idée de la mort, se servent volontiers de deux termes à peu près synonymes. L'usage autorisait cette sorte de pléonasme, qui donnait plus de force à l'expression et de plénitude à la phrase. 'Απαλλαχθήσομαι βίου θανοῦσα est tout aussi correct que θανεῖν μηδ' ἔτ' εἰσορᾶν φάος (*Alcest.*, 18), θανεῖν καὶ μεταστῆναι βίου (*ibid.*, 21), θανοῦσαν οὐχ ὁρᾶν φάος (*Iphig. Taur.*, 564), θανών τε κοὐ λεύσσων φάος (*Rhes.*, 967), etc.

Il est à remarquer d'ailleurs que les deux vers 356 et 357 se retrouvent littéralement dans le *Christus Patiens*, vv. 371-372 (édit. Dübner).

ὀλοίμαν ἔγωγε, πρὶν σὰν φίλαν
καταλύσαι φρενῶν. ἰώ μοι, φεῦ φεῦ.

Ces deux vers ont donné lieu à beaucoup de conjectures et d'explications. Les Mss. portent σὰν φίλαν (ou φιλίαν). Elmsley, suivi par Dindorf, Nauck et la plupart des éditeurs, propose : πρὶν σᾶν, φίλα, κατανύσαι φρένων, *priusquam tuæ mentis perpetrem facinus,* ce qui donne un sens forcé, et fait de ἔγωγε une simple cheville. M. Weil : σᾶν σ' ἔρον κατανύσαι φρενῶν (φιλίαν considéré comme la glose de ἔρον, glose à coup sûr moins claire que le texte), *avant que tu accomplisses l'amour qui dévore ton cœur.* Seidler : σ' ἀθλίαν κατανύσαι φρενῶν (ἀθλίαν se rapportant à σέ). Barthold : σ' ἀμαθίαν κατανύσαι φρενῶν, ou bien σὰν παθεῖν κατάλυσιν φρενῶν. Wecklein : σὰν ὀφλεῖν κατάλυσιν φρενῶν.

Il n'y a pas lieu, je pense, de changer le texte. Σὰν φίλαν a choqué les commentateurs parce qu'ils l'ont entendu de la moitié du chœur s'adressant à l'autre moitié, et qu'il n'est guère admissible en effet que les femmes de Trézène se traitent entre elles d'amies de la reine. Mais ce mot n'a rien de choquant du moment où le chœur s'adresse à la nourrice, par qui il vient d'être interpellé. Il ne faut pas oublier que la scène reste occupée par Phèdre et la nourrice, toutes deux abîmées dans leur douleur. N'est-il pas naturel qu'après un premier cri de surprise et d'effroi (ἄιες ὤ, ἔκλυες ὤ...), le chœur se tourne d'abord vers la nourrice (ὀλοίμαν ἔγωγε...), pour se tourner ensuite du côté de la reine (ὦ τάλαινα...)? Πρὶν σὰν φίλαν κατανύσαι φρενῶν signifie : *Avant que ton amie n'ait accompli son dessein* (de se laisser mourir; de là ὀλοίμαν ἔγωγε, *puissé-je périr moi-même*).

377. καί μοι δοκοῦσιν οὐ κατὰ γνώμης φύσιν
πράσσειν κακίον', ἔστι γὰρ τό γ' εὖ φρονεῖν
πολλοῖσιν.

Πράσσειν κακίον', telle est la leçon de tous les Mss.[1]. Les derniers éditeurs d'Euripide ont corrigé ce passage, sous le prétexte que κακῶς πράσσειν signifie « être malheureux » et non pas « mal agir ». Nauck propose τὰ πλείον', M. Weil τὰ χείρον'.

Mais notre texte porte, non pas πράσσειν κακῶς, mais πράσσειν κακίονα, ce qui n'est pas la même chose. Il est vrai que πράσσειν avec un adjectif pluriel neutre a souvent le sens de *agir en, être* (*Elect.*, 1355, εὐδαίμονα πράσσει, *il est heureux ; Iphig. Taur.*, 668, κοινὰ πράσσουσ' Ἄργος εἰ πράσσει καλῶς, *prenant part au bonheur*) ; mais il n'a pas nécessairement cette signification. Je me bornerai à deux exemples. Dans les *Trachiniennes* de Sophocle, Déjanire s'adressant au chœur (vv. 596-597) :

μόνον παρ' ὑμῶν εὖ στεγοίμεθ'· ὡς σκότῳ
κἂν αἰσχρὰ πράσσῃς, οὔποτ' αἰσχύνῃ πεσεῖ.

« Je vous recommande seulement le silence; quand on fait le mal en secret, on ne tombe jamais dans la honte. »

De même dans l'*Antigone,* Créon dit à Ismène (v. 565) :

σοὶ γοῦν, ὅθ' εἵλου σὺν κακοῖς πράσσειν κακά.

« C'est vrai pour toi, qui n'as pas hésité à faire le mal avec les méchants. » Passage d'autant plus décisif, que le contraste est nettement marqué entre πράσσειν κακά et κακῶς πράσσουσιν, au vers précédent.

[1] N. C. *Ceci n'est pas exact. Les Mss. portent* κάκιον, *comparatif de l'adverbe* κακῶς, *et non* κακίον', *accus. plur. neutre de l'adjectif* κακίων. *Mais la correction, qui n'en est pas une au point de vue paléographique, était tellement indiquée, que je l'avais faite sans m'en apercevoir.*

Il faut y regarder à deux fois avant de toucher à un texte consacré par l'autorité de tous les Mss. Ainsi l'on sait que εὖ πράττειν signifie, dans Eschyle comme ailleurs, *être heureux*. Néanmoins, qui donc s'aviserait de corriger le passage des *Choéphores* (v. 1044), où le chœur s'adressant à Oreste, troublé par le meurtre qu'il vient de commettre, lui dit : ἀλλ' εὖ γε πράξας, *tu as bien agi, ta vengeance était légitime?*

Je ne m'arrêterai pas aux objections de Nauck et de Barthold contre l'emploi du comparatif κακίονα. Le comparatif est tout aussi justifiable ici que dans le vers célèbre d'Ovide : *Video meliora proboque, deteriora sequor.*

τὰ χρήστ' ἐπιστάμεσθα καὶ γιγνώσκομεν,
οὐκ ἐκπονοῦμεν δ', οἱ μὲν ἀργίας ὕπο,
οἱ δ' ἡδονὴν προθέντες ἀντὶ τοῦ καλοῦ
ἄλλην τιν'. εἰσὶ δ' ἡδοναὶ πολλαὶ βίου,
μακραί τε λέσχαι καὶ σχολή, τερπνὸν κακόν,
αἰδώς τε. δισσαὶ δ' εἰσίν, ἡ μὲν οὐ κακή,
ἡ δ' ἄχθος οἴκων. εἰ δ' ὁ καιρὸς ἦν σαφής,
οὐκ ἂν δύ' ἤστην ταῦτ' ἔχοντε γράμματα.

Nous proposons de retrancher les vv. 383 et 384, et de lire, au v. 385, αἰδοῦς τε au lieu de αἰδώς τε. Les vers en question n'offrent pas de sens : 1° ἄλλην τιν' indiquerait que la paresse, ἀργία, est mise au nombre des plaisirs, ἡδοναί; 2° ces plaisirs sont, dit-on, nombreux, et on en énumère trois, parmi lesquels la honte, αἰδώς, ce qui est absurde.

Aussi Gomperz propose-t-il de lire :

ἄλλην τιν' ἄλλος· εἰσὶ δὲ φθοραὶ βίου... [1]

Mais, alors même qu'on adopterait cette conjecture, on n'obtiendrait pas un sens satisfaisant. Admettra-t-on que

[1] Φθοραὶ βίου se lit dans un fragment du *Plisthène* d'Euripide (*apud* Stob., XCIII, 17). Ici il correspondrait à διέφθαρται βίος, v. 376.

Phèdre déclare que, si l'humanité se laisse détourner de sa voie naturelle, qui la pousse au bien, la faute en est à trois fléaux, le bavardage, l'oisiveté et la honte? Tel serait le résultat de ses longues méditations nocturnes (νυκτὸς ἐν μακρῷ χρόνῳ)! Et ces fléaux qui, suivant elle, empoisonnent la vie des mortels, on ne voit pas que, pour sa part, elle en ait souffert. Au contraire, c'est la pudeur, αἰδώς (la honte, si l'on veut, bonne ou mauvaise), qui a été sa sauvegarde, et l'a empêchée de succomber.

Je suppose que ce dicton plaisant : εἰσὶ δ' ἡδοναὶ — τερπνὸν κακόν, est emprunté à une autre pièce, peut-être à un drame satirique, et qu'on l'aura introduit maladroitement dans le texte, en ajoutant ἄλλην τιν' pour compléter le vers [1].

Le thème développé par Phèdre est celui-ci : Nous portons en nous un guide sûr, la raison, qui nous enseigne à conformer nos actions à la vertu et à la pudeur. Ce guide, nous ne l'écoutons pas toujours, tantôt par paresse, tantôt parce que nous préférons notre plaisir. Quant à moi, lorsque j'ai senti les premiers traits de l'amour, je ne me suis pas abandonnée (ὑπ' ἀργίας). J'ai vaillamment résisté. Aujourd'hui que la passion est la plus forte, je suis résolue à sauver l'honneur et la pudeur (τὸ καλὸν αἰδώς τε), et à me laisser mourir. On voit qu'il n'y a guère place dans ce raisonnement pour l'étrange parenthèse qu'un copiste maladroit y a glissée et qui s'est maintenue jusqu'aujourd'hui [2].

La suppression que nous proposons a pour conséquence de

[1] Il existe un monostique de Ménandre (495) :

τερπνὸν κακὸν πέφυκεν ἀνθρώποις γυνή.

[2] On voit d'ici comment les choses se seront passées Euripide dit qu'il y a deux sortes de plaisirs, les uns innocents, les autres coupables. A propos des plaisirs licites, un lecteur lettré se rappelle un passage topique d'un poète quelconque, et trouve piquant de le transcrire en marge. Plus tard le copiste prend cette citation pour un passage omis par mégarde, et l'intercale dans le texte, en complétant le vers tellement quellement. Rien de plus fréquent que de pareilles interpolations. Nous en verrons un autre exemple au v. 1014.

modifier essentiellement le sens de ce qui suit. Quel est le sujet de δισσαὶ δ' εἰσίν? Les interprètes s'accordent à dire que c'est αἰδώς, et citent à l'appui ce vers d'Homère (*Il.*, XXIV, 44) :

οὐδέ οἱ αἰδὼς
γίγνεται, ἥτ' ἄνδρας μέγα σίνεται, ἠδ' ονίνησιν,

« la honte, source de biens et de maux parmi les hommes. » Il est certain, en effet, qu'il y a deux espèces de honte. Bossuet l'a exprimé en des termes d'une incomparable justesse : « La honte se met entre la vertu et le péché pour empêcher qu'on ne la quitte; puis entre le péché et la vertu pour empêcher qu'on ne la reprenne [1]. » Mais je persiste à croire que Phèdre n'avait pas sujet de s'en prendre ainsi à la honte, bonne ou mauvaise. Suivant moi, le sujet de δισσαὶ δ' εἰσίν serait ἡδονή. Car s'il y a deux sortes de honte, il y a aussi deux sortes de plaisir. C'était dans les auteurs grecs, surtout dans Platon, une espèce de lieu commun; ainsi, *Gorg.*, 499 C : ὅτι ἡδοναί τινές εἰσιν αἱ μὲν ἀγαθαί, αἱ δὲ κακαί.

Est-il exact de dire que la honte vraie, c'est-à-dire la pudeur, n'est pas mauvaise, οὐ κακή, que d'autre part la fausse honte est le fléau des familles, ἄχθος οἴκων? C'est trop peu pour la première et trop pour la seconde. Tandis que l'une et l'autre expression s'appliquent à merveille au plaisir honnête, qu'en effet l'on ne saurait blâmer, et au plaisir illicite, à la volupté, qui est le principal appât du vice, ἡδονήν, μέγιστον κακοῦ δέλεαρ, pour emprunter encore un mot à Platon (*Tim.*, 69 D).

Il me semble que c'est contre la volupté, et non contre la fausse honte, que Phèdre a dû surtout se défendre.

En terminant, je tiens à constater que Plutarque cite ce passage d'Euripide :

αἰδώς τε· δισσαὶ δ' εἰσίν, ἡ μὲν οὐ κακὴ,
ἡ δ' ἄχθος οἴκων [2],

[1] *Pensées chrétiennes*, VIII.
[2] *De virtute morali*, t. I, p. 544, de l'édit. Didot.

en l'interprétant suivant l'opinion commune. Mais cela prouve uniquement que l'interpolation que j'ai signalée existait déjà de son temps. N'oublions pas que Plutarque a vécu cinq siècles après Euripide. Or c'est durant cet intervalle, comme je me propose de le démontrer ailleurs, que le texte des tragiques a subi les plus graves altérations.

N. C. *M. Wagener, tout en approuvant la suppression que je propose, fait ses réserves sur un point :* αἰδοῦς τε *lui fait l'effet d'une cheville. L'objection, fût-elle fondée, ne serait pas pour nous arrêter. Il y a chevilles et chevilles. De pures chevilles, au sens vulgaire, on n'en rencontre guère chez Euripide; mais les répétitions oiseuses et même les pléonasmes abondent chez lui, surtout lorsqu'il disserte ou se livre à ses amplifications oratoires. S'il n'en fallait pas davantage pour rendre une leçon suspecte, le texte entier du poète serait, je crois, fort compromis.*

Mais le mot αἰδοῦς *est-il bien redondant? En français, comme en grec, on n'hésiterait pas, ce me semble, à écrire : certaines femmes sacrifient à leurs plaisirs la vertu et la pudeur. Il y a plus : dans la situation où se trouve Phèdre, cette allusion discrète à la pudeur est non seulement naturelle, mais elle semble en quelque sorte indispensable; j'en ai dit la raison ci-dessus. En somme, la pudeur fait ici cortège à la vertu, comme en un autre passage, le droit ou la justice :* ἀμαθέστερός γ' ὢν τοῦ καλοῦ καὶ τῆς δίκης (Orest., 417).

406. γυνή τε πρὸς τοῖσδ' οὖσ' ἐγίγνωσκον καλῶς,
μίσημα πᾶσιν· ὡς ὄλοιτο παγκάκως
ἥτις πρὸς ἄνδρας ἤρξατ' αἰσχύνειν λέχη
πρώτη θυραίους.

Euripide était misogyne, ou du moins il passait pour l'être. Car on prête à Sophocle un mot piquant à ce sujet [1], et Aristophane a trouvé là matière à d'inépuisables plaisanteries, notamment dans le passage où il représente les femmes comme haïes d'Euripide et de tous les dieux : τὰς Εὐριπίδῃ θεοῖς τε πᾶσιν ἐχθράς [2]. Mais les éditeurs ont fait ici le poète plus misogyne qu'il ne fallait, en ponctuant, comme ci-dessus : ἐγίγνωσκον καλῶς, μίσημα πᾶσιν, « je savais que j'étais femme, c'est-à-dire un objet de haine pour tout le monde. » Pareille maxime n'a pas de sens, surtout dans la bouche de Phèdre, de cette Phèdre qu'on nous montre aimée jusqu'à l'aveuglement par son époux, et à qui la nourrice et les femmes de Trézène prodiguent les marques du plus vif attachement.

M. Weil avait été heureusement inspiré d'abord (car dans sa seconde édition il en revient à la vulgate), en mettant le point après καλῶς. Seulement une objection se présente. Ὡς ὄλοιτο, bien que correct au point de vue grammatical, paraît être étranger à la langue des tragiques. On cite, il est vrai, un exemple tiré de Sophocle (*Elect.*, 126), mais il est probable que dans ce cas spécial ὡς a le sens de *sic* (*ainsi périsse!*). Quoi qu'il en soit, Euripide du moins ne s'est jamais servi de cette tournure. L'imprécation ὀλοίμην, ὄλοιο, ὄλοιτο, lui est familière et revient sans cesse sous sa plume (entre autres *Hipp.*, 364, 664, 693, 1028, 1325), mais toujours sous la forme de l'optatif simple, sans ὡς.

Est-ce pour ce motif que M. Weil proposait de lire : μίσημα

[1] Εἰπόντος Σοφοκλεῖ τινος, ὅτι μισογύνης ἐστὶν Εὐριπίδης· « ἔν γε ταῖς τραγῳδίαις, ἔφη ὁ Σοφοκλῆς· ἐπεὶ ἔν γε τῇ κλίνῃ φιλογύνης. » *Athenæi Deipnosophist.*, t. V, p. 12, édit. Schweighæuser.

[2] *Lysistr.*, v. 283.

πᾶσι παγκάκως εἴθ' ὤλετο? Mais εἴθε n'est pas davantage autorisé par l'usage, et l'indic. aor. ὤλετο n'est pas nécessaire, puisque, contrairement à la règle de Matthiæ (§ 513, rem. 2), l'optatif ὄλοιτο s'emploie même lorsque le vœu se rapporte à un événement passé (cf. entre autres *Helen.*, 1215, et *Rhes.*, 720).

Il est inutile de se mettre en frais de conjectures. La vraie leçon nous est fournie par le meilleur Ms. d'Euripide, le *Marcianus*, et elle est confirmée par un excellent Ms. de Paris; il faut simplement remplacer ὡς par ὥστ', et lire :

> γυνή τε πρὸς τοῖσδ' οὖσ' ἐγίγνωσκον καλῶς.
> Μίσημα πᾶσιν ὥστ', ὄλοιτο παγκάκως...

« De plus, je savais que je n'étais qu'une faible femme [1]. Que n'a-t-elle péri, objet de haine pour tous, celle qui la première déshonora sa couche! » Ὥστε se met parfois après le mot qu'il régit: ainsi dans Eschyle, *Agam.*, 1656, ἀλέκτωρ ὥστε; *Suppl.*, 732, κόρακες ὥστε.

---

467. οὐδ' ἐκπονεῖν τοι χρῆν βίον λίαν βροτούς·
οὐδὲ στέγην γὰρ ἧς κατηρεφεῖς δόμοι
καλῶς ἀκριβώσειαν.

Voici encore un passage qui s'entendrait sans trop de peine, si les commentateurs ne s'étaient ingéniés à en dénaturer le sens. Qu'on veuille me pardonner la longueur de cette note, car il n'est pas dans l'*Hippolyte* un texte sur lequel on ait accumulé plus de nuages.

La faute en est au scholiaste, qui s'est mépris sur le sens du mot ἐκπονεῖν et l'a interprété de la sorte : il ne faut pas que les mortels *travaillent avec trop de soin* à leur vie, c'est-à-dire, il ne faut pas imposer à la vie des lois trop rigoureuses. Ce sens, adopté par tous les éditeurs et traducteurs d'Euripide, est cause

[1] C'est le mot de Plutarque : οἶδα τὴν γυναῖκα χρηστήν, γυναῖκα δ' οὖσαν. *De Tranquil. animi*, 16, t. I, p. 575, édit. Didot.

qu'on n'a rien entendu non plus à la phrase suivante. On s'est imaginé que le poète y établissait une comparaison entre les maximes qui doivent présider à la conduite de la vie et les toitures des maisons grecques. C'est encore le scholiaste qui ouvre la voie : ἀκριβώσειαν, οἱ τέκτονες δηλονότι, καὶ τὸ μέτρον τοῦ διαστήματος τῶν δόμων (lisez : τῶν δοκῶν) φυλάξειαν, ὡς μήτε ἐκείνην πολὺ ἀπέχειν, μήτε τὴν ἄλλην πλησιάζειν. εἶτα πρὸς μὲν ξύλων συνθέσεις καὶ κανόνας εὖ συνθέτους οὐκ ἐφίκετο τῆς ἀκριβείας ἡ τέχνη. Ce qui veut dire, je crois (car l'explication manque de clarté), qu'en construisant un toit, les charpentiers ne réussissent pas à observer minutieusement les distances qui séparent une poutre de l'autre; et que dans la disposition des solives et des traverses il est impossible d'arriver à la perfection. C'est à ce commentaire insensé que sont venus se buter l'un après l'autre tous les éditeurs d'Euripide. On n'imagine pas les tortures qu'ils ont fait subir au texte pour l'accommoder au sens du scholiaste :

MARKLAND :	οὐδὲ στέγην γὰρ ἧς κατηρεφεῖς δόμοι κανόνες ἀκριβώσειαν.
MUSGRAVE :	καλῶς ἀκριβοῦσ' αἰέν.
REISKE :	οὐδὲ στολὴν γάρ, ἣ κατηρεφεῖς δόμους καλῶς ἀκριβώσειαν.
VALCKENAER :	οὐδὲ στέγην γὰρ ᾗ κατηρεφεῖς δόμοι κανὼν ἀκριβώσει' ἄν.
MONK :	οὐδ' ἂν στέγην γάρ
WEIL :	οὐδὲ στέγην γὰρ εὖ κατηρεφῆ δοκοῖς κανὼν ἀκριβώσει' ἄν.
WECKLEIN :	οὐδὲ στέγην ἂν εἰς κατηρεφεῖς δοκούς κανὼν ἀκριβώσειεν.
GOMPERZ :	οὐδὲ στέγην γὰρ ἂν κατηρεφῆ δοκοῖς κανὼν ἀκριβώσειεν.

Toutes ces conjectures sont repoussées par M. Barthold, qui fait judicieusement observer qu'en bonne logique l'allusion qu'on prête à Euripide s'appliquerait aussi bien à la maison

entière qu'à la toiture; que la particule ἄν est indispensable; qu'il manque un mot pour mitiger ce que la proposition a de trop absolu, puisqu'en somme il n'est pas impossible de construire un toit uni et régulier[1]. M. Barthold a mille fois raison, et ce serait au mieux, s'il ne partait de là pour déclarer le passage apocryphe et le rejeter hors du texte; procédé par trop sommaire, auquel il a recours toutes les fois qu'un passage lui paraît inintelligible, à lui, M. Barthold.

Avant de condamner ces vers, il y a lieu, ce semble, de tenter une explication.

Le verbe ἐκπονεῖν, mal interprété par le scholiaste, a toujours le sens général de *faire effort :* — faire effort pour exécuter (*Hipp.*, 381), c'est-à-dire *pratiquer;* — faire effort pour contraindre (*Ion*, 375), c'est-à-dire *forcer;* — faire effort pour éloigner (*Herc. fur.*, 581), c'est-à-dire *écarter;* — faire effort pour perfectionner (*Iphig. Aul.*, 209), c'est-à-dire *élever;* — faire effort pour embellir (*Hipp.*, 632), c'est-à-dire *orner.*

Mais il a surtout, dans Euripide, le sens de *faire effort pour trouver, pour connaître, pour comprendre.* De là : 1° *chercher* (τὴν τεκοῦσαν ἐκπόνει, *cherche ta mère*, dit la Pythie à Ion, *Ion*, 1355, et ici il est synonyme de ζητεῖν, v. 1364); 2° *se mettre en quête* (ἄλλης ἐκπόνει μνηστεύματα γυναικός, *trouve une autre femme, Hel.*, 1514); 3° *deviner* (*Med.*, 243; passage mal compris, mais où le sens du mot est déterminé par μάντις, qui se lit deux vers plus haut); 4° *s'informer* (φίλων ἐκπονεῖν τύχας, *Androm.*, 1052; vers mal traduit : le sens est indiqué par ἥκω ἐκμαθεῖν).

[1] M. Barthold ajoute qu'il faudrait στέγας, à cause de δόμοι, et ᾗ, au lieu de ἧς. La première observation est erronée. *Maison*, dans le sens de *demeure*, s'exprime presque toujours par le pluriel, δόμοι; on disait στέγη δόμων, pour le toit d'une seule maison. Faut-il lire ᾗ au lieu de ἧς? La question est peu importante. J'avoue que ᾗ paraît plus régulier; mais Porson cite en faveur de la vulgate le passage suivant d'Archiloque (*apud Plutarch., de Exilio*, 12, t. I, p. 730, édit. Didot):

ἥδε δ', ὡς ὄνου ῥάχις,
ἕστηκεν ὕλης ἀγρίας ἐπιστεφής.

C'est précisément ce sens de *s'informer, s'enquérir,* qu'il a ici. Οὐδ' ἐκπονεῖν σοι χρῆν βίον λίαν βροτούς [1] signifie littéralement : « Il ne faudrait pas que les gens cherchassent trop à pénétrer ta conduite. »

Remarquez que la nourrice vient de dire : « L'habileté parmi les mortels consiste à cacher le mal. » N'est-il pas naturel qu'elle poursuive : « Garde-toi de donner ta vie en pâture à la curiosité publique? » Et elle ajoute : « Il ne faut pas même (car tel est bien le sens de οὐδὲ γάρ; cf. ma note sur le v. 1005) que le toit qui couvre ta maison connaisse ta vie trop exactement. » Ici la nourrice ne fait que paraphraser un mot de Phèdre. La reine s'est écriée (v. 418) :

τέραμνά τ' οἴκων μή ποτε φθογγὴν ἀφῇ

« Ne craignent-elles pas, les adultères, que les toits de leurs maisons n'élèvent la voix contre elles? » — « Il ne faut pas, répond la nourrice, que le toit de ta maison soit au courant de tes secrets. »

Pour obtenir ce sens, nous n'avons à faire qu'une correction insignifiante; nous changeons ἀκριβώσειαν, qui de l'aveu de tous les éditeurs est corrompu, en ἀκριβῶσαί νιν.

Νίν, pour αὐτόν (c'est-à-dire βίον), rejeté à la fin de la phrase, comme Soph., *OEd. C.*, 43; *Elect.*, 436, etc. Le verbe ἀκριβῶ se traduit fort bien par *connaître exactement*, en latin *probe calleo*. Cf. *Hec.*, 1192 : σοφοὶ μὲν οὖν εἴσ' οἱ τάδ' ἠκριβωκότες; Platon, *Charm.*, 156 A : καὶ τοὔνομά μου σὺ ἀκριβοῖς.

[1] Βίον, sans déterminatif, prête à l'amphibologie. Il faut lire σοι, au lieu de τοι. Le conseil s'adresse spécialement à Phèdre. La preuve en est que le vers suivant porte στέγην, et non pas στέγας. On peut citer à l'appui de cette construction le v. 1380 de l'*Ajax* de Sophocle :

καὶ μηδὲν ἐλλείπειν ὅσων
χρὴ τοῖς ἀρίστοις ἀνδράσιν πονεῖν βροτούς.

Nous proposons donc de lire :

> οὐδ' ἐκπονεῖν σοι χρῆν βίον λίαν βροτούς,
> οὐδὲ στέγην γὰρ ἧς κατηρεφεῖς δόμοι
> καλῶς ἀκριβῶσαί νιν.

Moyennant cette légère modification, la phrase devient claire et se rattache naturellement à ce qui précède et à ce qui suit.

> εἰς δὲ τὴν τύχην
> 470. πεσοῦσ' ὅσην σὺ πῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς;

Ce passage, tel qu'on le lit dans toutes les éditions, offre un grossier contre-sens : « Étant tombée dans une telle infortune, comment songerais-tu à t'en tirer? » Dans la bouche de la nourrice, qui cherche à consoler Phèdre et à la réconforter, pareille demande ferait l'effet d'une cruelle dérision. Cette question — la nourrice ne le sait que trop, — Phèdre se l'est posée elle-même, et c'est pour n'avoir pu trouver de réponse qu'elle est décidée à se laisser mourir.

En outre la phrase laisse à désirer au point de vue grammatical : 1° εἰς τὴν τύχην πεσοῦσ' ὅσην σύ est incorrect, l'article est de trop ; 2° comme toute comparaison implique deux termes, on ne dit pas : *tombée que tu es dans un abîme pareil à celui où tu es tombée.*

La suite du discours de la nourrice indique clairement le sens que devaient présenter ces deux vers : « Mais, poursuit-elle, si pour toi la somme des biens l'emporte sur celle des maux, tu dois t'estimer heureuse pour une mortelle. » Évidemment elle vient de dire : « Tu crois être à bout de voie, tu t'imagines qu'il n'y a plus de salut pour toi. » Et c'est en effet ce que signifiaient les vers en question avant qu'ils n'eussent été gâtés par l'impéritie des copistes.

Il n'y a pas de doute, le poète a écrit :

εἰς δὲ τὴν τύχην
πεσοῦσ', ὅσην οὐ σῶς ἂν ἐκνεῦσαι, φρονεῖς.

Littéralement : « Tu penses être tombée dans l'infortune, au point de ne pouvoir plus t'en tirer saine et sauve. Mais si pour toi, etc. »

L'adjectif ὅσος (ici à l'accus. fém., par attraction, se rapportant à τύχην), mis pour ὥστε, est irréprochable (Matthiæ, § 479; Kühner, §§ 802 et 788). Σῶς (pour σάος, *salvus*) se rencontre mainte fois dans Euripide, et aussi dans Sophocle et Aristophane. Σῶς ἐκνεῦσαι est l'équivalent exact de οἶδμ' ἅλιον σῶς διαστείβων de Pindare (fragm. 89). Quant à φρονεῖς πεσοῦσα, pour φρονεῖς ὅτι ἔπεσες, c'est un idiotisme bien connu (Matthiæ, § 549; Kühner, § 657, 1); Euripide ne s'exprime guère autrement [1].

Il est facile de se rendre compte d'où provient l'erreur. Les manuscrits confondent à plaisir σύ et οὐ, qu'on écrivait CY et OY [2]. Après un corrélatif comme ὅσος, la confusion était en quelque sorte inévitable. Ὅσην οὐ, sous la plume d'un copiste distrait, devait devenir ὅσην σύ. C'est ce qui est arrivé ici. Et de là provient le changement de σῶς en πῶς et, par suite, de φρονεῖς en δοκεῖς [3]. Les deux verbes φρονεῖς et δοκεῖς étant synonymes, comme πῶς δοκεῖς est la forme ordinaire, c'est celle que le scribe a dû préférer, d'autant plus qu'il venait

[1] Ainsi, quelques vers plus haut (455) : ἐννοοῦμαι φαῦλος οὖσα. — Dans l'*Antigone* de Sophocle, on lit (v. 996) : φρόνει βεβὼς αὖ νῦν ἐπὶ ξυροῦ τύχης.

[2] Il y a longtemps qu'on l'a constaté, entre autres *D'Orville ad Charit.*, pp. 273 et 679, édit. d'Amst., 1750; *Pierson ad Mœridem*, p. 368, Lugd. Bat., 1759. — Nous avons vu que Lachmann a remplacé σύ par οὐ, vv. 142 et 145 de notre tragédie.

[3] Le verbe δοκεῖν gouverne toujours, soit l'infinitif, soit un mode personnel Si l'on veut conserver δοκεῖς, il faut lire :

εἰς δὲ τὴν τύχην
πεσεῖν, ὅσην οὐ σῶς ἂν ἐκνεῦσαι, δοκεῖς.

précisément de transcrire πῶς δοκεῖς quelque vingt-cinq vers plus haut (v. 446).

N. C. *M. Roersch objecte que* φρονεῖς πεσοῦσα *signifierait :* tu remarques (*et non* tu penses) que tu es tombée. *Rien n'est plus exact. Il y a là une nuance importante dont j'aurais dû tenir compte. Les verbes* νοεῖν, ἐννοεῖν, φρονεῖν, *etc., régissent le participe quand ils ont le sens de* reconnaître, constater, *et non quand ils signifient* penser, juger. *La règle de Matthiæ* (§ 549, 3) *doit être rectifiée en ce sens. Je crois en outre, avec M. Roersch, qu'après* ὅσην *il faudrait* μὴ (*et non* οὐκ) ἄν.

Mais si je me suis trompé sur la construction de la phrase, le sens au moins demeure évident. Toute la difficulté vient du relatif ὅσην, *que j'aurais voulu sauver. Ce mot supprimé, le texte devient très clair :* εἰς δὲ τὴν τύχην πεσοῦσα, οὐ σῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς, étant tombée dans l'infortune, tu crois ne pouvoir t'en tirer. *Il n'y a pas moyen de prendre* ὅσην *dans le sens admiratif :* lapsa in tantam calamitatem; *du moins n'ai-je trouvé qu'un texte fort suspect pour justifier cette leçon :* ἀπὸ θηλειῶν ὅσας ἔχων (Suppl., 899). *L. Dindorf remarque avec raison, suivant nous, que ce vers des* Suppliantes *doit avoir été altéré par quelque copiste byzantin, et en effet le* Thesaurus (t. V, col. 2290) *cite d'autres exemples du mot* ὅσος *ainsi employé à l'époque du Bas-Empire. Je crois qu'il en est de même ici. Euripide aura écrit simplement :*

εἰς δὲ τὴν τύχην
πεσοῦσα τήνδ' οὐ σῶς ἂν ἐκνεῦσαι δοκεῖς.

Tombée dans cette infortune *aura paru faible au copiste, qui aura substitué de son chef :* dans cette si grande infortune, *et la glose* ὅσην, *ainsi introduite dans le texte, aura compromis tout le reste.*

νοσοῦσα δ' εὖ πως τὴν νόσον καταστρέφου.
εἰσὶν δ' ἐπῳδαὶ καὶ λόγοι θελκτήριοι·
φανήσεταί τι τῆσδε φάρμακον νόσου.
ἦ τἄρ' ἂν ὀψέ γ' ἄνδρες ἐξεύροιεν ἄν,
εἰ μὴ γυναῖκες μηχανὰς εὑρήσομεν.

Ces vers charmants, qu'Horace a imités [1], M. Barthold les déclare apocryphes, sous le prétexte qu'ils ne s'enchaînent pas rigoureusement à ce qui précède, et qu'en outre on ne saisit pas bien le rapport entre 478 et 479.

C'est précisément pour cela qu'ils sont excellents. La nourrice a pris son parti (d'aller trouver Hippolyte), mais elle n'ose l'avouer à Phèdre. En attendant, elle cherche à la calmer par des espérances vagues. Le remède qu'elle lui propose ici lui paraît heureusement imaginé, car elle y revient un peu plus loin, v. 509.

τί σεμνομυθεῖς; οὐ λόγων εὐσχημόνων
δεῖ σ', ἀλλὰ τἀνδρὸς ὡς τάχος διιστέον,
τὸν εὐθὺν ἐξειπόντας ἀμφὶ σοῦ λόγον.

Les anciennes éditions mettaient la virgule, non après δεῖ σε, mais après τἀνδρός. C'était, comme on l'a dit, prêter à la nourrice un mot à la fois brutal et maladroit; en outre διιστέον restait sans complément, et les deux phrases, quoique appartenant au même ordre d'idées, n'étaient pas même reliées entre elles par une simple particule.

Nauck, et après lui M. Weil, ont corrigé la ponctuation. D'après ces deux éminents hellénistes, τἀνδρός (pour τὰ ἀνδρός) serait le complément direct de διιστέον : « Il faut connaître les

[1] Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis, et magnam morbi deponere partem.

Epist., I, 1, 33.

sentiments de l'homme, après lui avoir dit toute la vérité en ce qui te concerne. »

Il n'y a qu'un malheur. Τάνδρός est une crase, qui pour un Grec n'a jamais pu signifier autre chose que τοῦ ἀνδρός, de même que τἀνδρί représente nécessairement τῷ ἀνδρί ; θἀτέρου, τοῦ ἑτέρου, etc. Je crois qu'on peut affirmer sans hésitation qu'il n'existe pas dans toute la littérature grecque un seul cas où τἀνδρός soit mis pour τὰ ἀνδρός.

Si donc l'on tient à conserver διιστέον, il faut lire : ἀλλ' ἀπ' ἀνδρός (ΑΛΛΑΠΑΝΔΡΟϹ pour ΑΛΛΑΤΑΝΔΡΟϹ) [1]. En ce cas, τὸν εὐθὺν λόγον devient le complément de διιστέον; et le participe ἐξειπόντας est pris absolument, comme dans Homère, *Il.*, IX, 61: ἐξείπω, καὶ πάντα διίξομαι ; dans Sophocle, *OEd. Col.*, 1284 : ἀλλ' ἐξερῶ ; *OEd. R.*, 335 : οὐκ ἐξερεῖς ποτέ.

Je traduis littéralement : « Tu n'as pas besoin de beaux discours, mais, ayant parlé, il faut savoir d'Hippolyte son véritable sentiment à ton égard. » C'est presque mot pour mot l'interprétation du scholiaste : ἀλλὰ πειρατέον τῆς γνώμης τοῦ Ἱππολύτου, ποῖος ἔσται πρὸς τὰ λεγόμενα.

N. C. *M. Roersch fait observer qu'on peut obtenir le sens que je propose tout en maintenant* τἀνδρός. *En effet, rien n'empêche de construire de la sorte :* ἀλλ' ἐξειπόντας διιστέον ὡς τάχος τὸν εὐθὺν λόγον τἀνδρὸς ἀμφὶ σοῦ. *Cette construction plus simple mérite évidemment la préférence, puisqu'elle nous permet de conserver la leçon des Mss. De la note qui précède il faut donc retenir que* λόγον *se rapporte à* διιστέον *et que le participe* ἐξειπόντας *doit être pris absolument.*

[1] Εἴτ' ἀπ' ἀνδρὸς οἶσθά του, Soph., *Œd. R.*, 43.

N. C. Ἀπ' ἀνδρός, *et non* ἀφ' Ἱππολύτου. *La nourrice, qui est fine, se sert à dessein du terme le plus vague pour ne point effaroucher Phèdre : Il faut s'ouvrir* à lui, *il faut* lui *parler. On sait que le mot* ἀνήρ, *chez les tragiques, peut se passer de l'article toutes les fois que la personne est suffisamment déterminée pour qu'il ne puisse y avoir d'équivoque* (*cf. Matthiæ*, § 264, 5°, *et les nombreux exemples recueillis par Ellendt*, in voc. ἀνήρ).

εἰ μὲν γὰρ ἦν σοι μὴ 'πὶ συμφοραῖς βίος
τοιαῖσδε, σώφρων δ' οὖσ' ἐτύγχανες γυνή,
οὐκ ἄν ποτ' εὐνῆς οὕνεχ' ἡδονῆς τε σῆς
προσῆγον ἄν σε δεῦρο.

Nauck supprime les vers 494 et 495, ce qui l'oblige à changer προσῆγον au v. 496 en πῶς ἦγον. La raison qu'il allègue est que σώφρων n'est pas de mise ici, vu que Phèdre s'est montrée suffisamment chaste et sensée.

M. Weil essaie de tourner la difficulté, en lisant :

εἰ μὲν γὰρ ἦν οἷς μὴ 'πὶ συμφοραῖς βίου
τοιαῖσδε σώφρων οὖσ' ἐτύγχανες γυνή,

ce qu'il traduit : « S'il y avait des moyens par où tu pourrais te trouver honnête femme sans un si grand péril pour ta vie. » Mais μὴ ἐπὶ συμφοραῖς n'a jamais voulu dire *sans danger*; et en outre il faudrait ἄν devant ἐτύγχανες.

Pour ma part, j'avoue ne pas bien saisir l'argumentation de Nauck. Σώφρων, comme *sage* en français, est parfois synonyme de *chaste*, mais ici le mot est employé dans son acception rigoureuse et se rend par *sensé*. On objecte, il est vrai, que le reproche de la nourrice serait peu fondé, vu que Phèdre vient précisément de faire preuve de sagesse. A nos yeux, sans doute; mais c'est la nourrice qui parle. Pour elle les belles résolutions de Phèdre sont le comble de la sottise. Ce thème, elle l'a développé longuement; elle croit avoir convaincu la reine de manquer de sens, de s'arrêter à de vains scrupules. Il faut tout avouer à Hippolyte, tel est son avis. Mais comme elle ne laisse pas de comprendre que ce conseil est indigne, elle ajoute pour sa justification : « Si ta vie ne courait pas de si grands dangers, si tu étais une femme sensée (c'est-à-dire, si tu jouissais de ton bon sens, si tu n'étais assez folle pour te laisser mourir), je n'aurais garde, pour favoriser ta passion, de te pousser à cette démarche. » Tout cela est fort clair, et je ne vois pas ce qu'on peut y reprendre.

Un mot encore au sujet de προσῆγον. Depuis Brunck, tous les éditeurs s'accordent à mettre προῆγον, qui est une correction de Scaliger. Mais προσῆγον δεῦρο, tel que le donnent tous les Mss., est facile à justifier. En effet, on trouve dans Sophocle : δεῦρο προσστείχοντα (*OEd. Col.*, 30); δεῦρο προσπέμψας (*ibid.*, 1101 et 1349); πρόσελθε δεῦρο (*Ajax*, 1171).

ΦΑΙ. ὦ δεινὰ λέξασ', οὐχὶ συγκλῄσεις στόμα
καὶ μὴ μεθήσεις αὖθις αἰσχίστους λόγους;
500. ΤΡ. αἴσχρ', ἀλλ' ἀμείνω τῶν καλῶν τάδ' ἐστί σοι.
κρεῖσσον δὲ τοὔργον, εἴπερ ἐκσώσει γέ σε...

Nauck rejette le vers 500, 1° à cause du pluriel τάδε, alors qu'il ne s'agit que d'une seule chose; 2° parce que ce vers obscurcit la relation évidente entre αἰσχίστους λόγους et κρεῖσσον τοὔργον; 3° parce que au vers suivant il faudrait γάρ, au lieu de δέ. Le premier argument porte à faux, comme le prouvent les vers 466 et 475; l'antithèse entre λόγους et ἔργον subsiste de la même manière, que l'on maintienne ou que l'on retranche le vers 500; par conséquent il n'y a pas de raison pour qu'on s'attende à trouver γάρ, au lieu de δέ, au vers suivant.

---

503. καὶ μή σε πρὸς θεῶν, εὖ λέγεις γάρ, αἰσχρὰ δέ,
πέρα προβῇς τῶνδ'.

Nauck trouve καί inadmissible, vu qu'il ne se rattache en rien à ce qui précède. Sur quoi l'on a proposé de lire : μή μή σε (Kirchhoff), μὴ νῦν γε (O. Hense), ἆ μή σε ou μή μοί γε (M. Weil). Mais καί n'est pas seulement copulatif; on le place également devant les impératifs ou dans les interrogations (Matthiæ, § 620, *c*). C'est ce que les anciens grammairiens appelaient « καί verbis adjectum cum vi affirmandi. » Exemples : καὶ μή μ' ἐπίσχῃς (Soph., *OEd. Col.*, 1432); καὶ πῶς πατρῴαν γαῖαν οὐ σῶσαι θέλω (*Phénic.*, 900).

---

507. εἴ τοι δοκεῖ σοι, χρῆν μὲν οὔ σ' ἁμαρτάνειν·
εἰ δ' οὖν, πιθοῦ μοι· δευτέρα γὰρ ἡ χάρις.

« Si c'est là ton avis, il ne fallait pas faillir; sinon, suis mon conseil. » — Sinon, c'est-à-dire, si tu reconnais que tu as tort.

Rien de plus clair que ce passage, sur lequel les commentateurs ont trouvé matière à épiloguer. Wilamowitz-Möllendorf lit : εἶεν· πιθοῦ μοι, et bouleverse toute la scène (vv. 507, 513-15, puis la nourrice, 508).

M. Weil substitue au texte des Mss. les deux vers suivants :

εἴ τοι δοκεῖ σοι χρή τέ μ' ἑνὸς ἁμαρτάνειν,
τόδ' οὖν πιθοῦ μοι·

que je ne me flatte pas de comprendre, même avec l'explication donnée en note : « Si telle est ta résolution et s'il faut me résigner à ne pas obtenir un point, suis du moins cet autre conseil.»

M. Barthold déclare le texte altéré, ce qui n'est pas étonnant quand on traduit, comme il fait, εἰ δ' οὖν par : « Mais si [1] tu veux continuer à faillir. » S'il se résigne à conserver le vers tel quel, c'est qu'on n'a pas encore trouvé, dit-il, de conjecture plausible.

Les conjectures n'ont rien à faire ici ; la grammaire suffit. Εἰ δ' οὖν, après un premier εἰ, exprimé ou sous-entendu (c'est-à-dire quand il forme le second membre d'une alternative), équivaut à εἰ δὲ μή, et signifie : *sin autem, sin vero, alioqui*, en français : *si au contraire, sinon* (cf. Matthiæ, § 617, *b* ; Kühner, § 823, 5). A preuve le passage suivant de l'*Antigone* de Sophocle (vv. 719 et ss.) :

γνώμη γὰρ εἴ τις κἀπ' ἐμοῦ νεωτέρου
πρόσεστι, φήμ' ἔγωγε πρεσβεύειν πολύ,
φῦναι τὸν ἄνδρα πάντ' ἐπιστήμης πλέων·
εἰ δ' οὖν, φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτῃ ῥέπειν,
καὶ τῶν λεγόντων εὖ καλὸν τὸ μανθάνειν.

[1] N. C. *Le manuscrit soumis à l'Académie portait :* mais puisque... ; *erreur de copie, ne tirant pas à conséquence.*

Εἰ δ' οὖν, c'est-à-dire εἰ δὲ μή τίς ἐστιν ἐπιστήμης πλέως. — Dans notre passage εἰ δ' οὖν veut dire εἰ δὲ μὴ δοκεῖ σοι. Cf. aussi *OEd. R.*, 851; *El.*, 577; *Heracl.*, 714.

La fin du passage qui fait l'objet de cette note, δευτέρα γὰρ ἡ χάρις, n'a pas été mieux comprise que le commencement. On traduit : « Car c'est la seconde grâce [que j'implore]. » Mais on oublie de nous dire quelle est la première. Le mot χάρις ne signifie pas seulement *grâce*, *faveur* (que l'on obtient), mais aussi *service* (que l'on rend), et c'est dans cette acception qu'il est mis ici : « Car c'est le second service [que je te propose] » ou bien : « Car j'ai une autre offre à te faire [1]. » La première était d'aller trouver Hippolyte. La seconde, c'est d'user des philtres de l'amour. Ainsi d'ailleurs l'a entendu le scholiaste, qui interprète : δευτέραν εἰσηγεῖται γνώμην ἡ γραῦς.

N. C. *M. Roersch n'admet pas que* εἰ δ' οὖν *puisse se dire pour* εἰ δὲ μή. *Puisque les exemples cités n'ont pas convaincu mon honorable contradicteur, je vais tâcher de montrer par une rapide analyse que cette locution a bien le sens que je lui attribue.*

Le mot οὖν, *qu'à première vue l'on est tenté de prendre pour une conjonction conclusive, n'a reçu cet emploi qu'assez tard. Dans Homère il signifie rarement* donc. *Son rôle primitif est celui d'un simple suffixe, souvent restrictif, non moins souvent adversatif; il s'est maintenu avec ce dernier sens dans plusieurs locutions :* οὔτε — οὔτ' οὖν, εἴτε — εἴτ' οὖν, μήτε — μήτ' οὖν.

De même qu'on opposait οὖν *à* οὔτε, εἴτε, μήτε, *de même on l'opposait à* εἰ. *A côté de* εἰ μέν — εἰ δέ, *nous trouvons* εἰ — εἰ δ' οὖν,

[1] N. C. *L'article devant* χάρις *ne laisse pas d'être embarrassant. Ne faut-il pas lire :* δευτέρα γὰρ ἦν χάρις, « *sinon, écoute-moi, car voici une autre proposition : j'ai chez moi des philtres...* » ? *Je n'ai rencontré ce mot dans Euripide que sous la forme allongée* ἦν ἰδού (Herc. Fur., 867). *Mais* ἤν (*en latin*, en, ecce) *est bien attique. On le rencontre deux fois dans Aristophane :* Equit., 26, ἤν, οὐχ ἡδύ; Plut., 75, ἢν μεθίεμεν; *et le gloss. de Photius* (p. 70, 25) *cite :* ἀλλ' ἢν χιτών σοι. *Il se peut que le copiste, confondant* ἤν *avec l'imparfait de* εἶναι, *ait cru bien faire en le remplaçant par* ἡ. *Ce n'est qu'une simple conjecture, et je la donne pour ce qu'elle vaut.*

en latin si — sin. *Je vais plus loin, et je n'hésite pas à affirmer qu'après un premier* εἰ, ἤν *ou* ἐάν, *même sous-entendu,* εἰ δ' οὖν *doit toujours se rendre par* si au contraire (*jamais par* si même, *comme le veut M. Roersch*). *Les exemples abondent. J'en ai cité plusieurs; en voici deux autres, plus typiques, tirés d'Euripide : dans* Alceste (vv. 846-50), κἄνπερ αὐτὸν μάρψω — ἢν δ' οὖν ἁμάρτω (si je saisis ma proie, — si au contraire je la manque); *dans* Androm. (vv. 334-338), τέθνηκα — ἢν δ' οὖν μὴ θανεῖν ὑπεκδράμω (supposé que je meure, — si au contraire j'échappe à la mort).

*Reste, dans le passage d'*Hippolyte, *qui fait l'objet de cette note, à expliquer l'ellipse du verbe. Les grammairiens s'accordent à reconnaître qu'après* εἰ μέν *on rencontre parfois* εἰ δέ *pour* εἰ δὲ μή. *Rien de plus fréquent, par exemple, dans Platon, que la formule :* εἰ μὲν βούλει, εἰ δέ, si tu le veux, sinon... (Sympos., 212 C; Protag., 348 A; Alcib. I, 114 B; Euthyd., 285 C). *N'est-il pas légitime d'inférer de là qu'à plus forte raison l'on peut dire, en renforçant* εἰ δέ *par* οὖν : εἴ τοι δοκεῖ σοι, εἰ δ' οὖν, si cela te paraît ainsi, sinon... *L'exemple tiré de l'*Antigone *est tout à fait décisif. Cela est si vrai — et ce sera mon dernier argument — que God. Hermann cite précisément ce même passage pour démontrer que* εἰ δ' οὖν *se met pour* εἰ δὲ μή (ad Viger. adnot., p. 831, *édit. de Leipzig*, 1834).

---

525. Ἔρως Ἔρως, ὃ κατ' ὀμμάτων
στάζεις πόθον, εἰσάγων γλυκεῖαν
ψυχᾷ χάριν οὓς ἐπιστρατεύσῃ...

Telle est la leçon des manuscrits, mais le texte est altéré. Ὃ pour ὅς est la forme habituelle dans Homère, mais ne se rencontre pas dans les tragiques. D'autre part ὅς devant κατ' est impossible, à cause du mètre (glyconique), qui réclame une brève. On a émis diverses conjectures; Kirchhoff : ὁ κατ' ὀμμάτων, ὅστις στάζεις; Hartung : σὺ κατ' ὀμμάτων στάζεις; Nauck : ὁ ... ἱεὶς; Wecklein : ὁ ... στάζων.

Je crois que la correction à faire est plus simple : je lirais ὃς ἀπ' ὀμμάτων. Les Grecs disaient indifféremment κατ' ὀμμάτων ou ἀπ' ὀμμάτων βαλεῖν δάκρυ (comparez entre autres *Hipp.*, 1396, avec *Hel.*, 951), et de là proviendrait la méprise du copiste (OKATOMMATΩN pour OCAΠOMMATΩN). Euripide a employé ailleurs la même tournure : οὔτ' ἀπ' ὀμμάτων ἔσταξα πηγάς (*Herc. Fur.*, 1354). Ὃς ἀπ' ὀμμάτων στάζεις est l'équivalent du ἵμερον ἀστράπτουσα κατ' ὄμματος d'Asclépiade, cité par Valckenaer (*Anthol. Palat.*, XII, 161). Le sens serait : « Amour, Amour, toi qui par tes yeux instilles le désir, versant une douce volupté dans l'âme de ceux que tu attaques. »

τὰν μὲν Οἰχαλίᾳ
πῶλον ἄζυγα λέκτρων
ἄνανδρον τὸ πρὶν καὶ ἄνυμφον, οἴκων
ζεύξασ' ἀπειρεσίαν, δρομάδα
ναΐδ' ὅπως τε Βάκχαν
σὺν αἵματι, σὺν καπνῷ
φονίοις θ' ὑμεναίοις
Ἀλκμήνας τόκῳ Κύπρις ἐξέδωκεν·
ὦ τλάμων ὑμεναίων.

Cette strophe, d'une facture si ample et d'un mouvement si lyrique, est malheureusement gâtée dans tous les manuscrits. Le mot ἀπειρεσίαν (v. 549) n'offre aucun sens, non plus que le vers suivant : ναΐδ' ὅπως τε Βάκχαν. En outre, il manque une syllabe en tête de ce vers pour rétablir l'accord avec l'antistrophe (v. 560).

On a essayé de divers remèdes. Blomfield propose de lire ἀπ' εἰρεσίᾳ. Le sens serait : *l'ayant enlevée à la rame de la maison* (de quelle maison?). Le champ des conjectures est vaste et abonde en surprises. Mais je ne me souviens pas d'avoir

jamais rencontré conjecture aussi bizarre [1]. Ce qui est plus bizarre encore, c'est que la plupart des éditeurs l'aient adoptée. On ne s'est pas même aperçu que le sujet de la proposition est Cypris, et non pas Hercule; de sorte que ce serait Cypris qui aurait enlevé en bateau la vierge d'Œchalie.

Quant au second vers, les éditeurs reproduisent généralement la conjecture de Musgrave : τὰν Ἅιδος ὥστε Βάκχαν (*comme la Bacchante de l'enfer*). Musgrave écrivait τιν' Ἅιδος (*comme une Bacchante*). Mais τιν' est bref, et comme on supposait, à tort, il est vrai, qu'il fallait une longue pour correspondre au τὰν Διογόνοιο Βάκχου de l'antistrophe, on a remplacé τιν' par τὰν, ce qui est satisfaisant au point de vue prosodique, mais inacceptable pour le sens.

Je laisse de côté la conjecture de Lindner (*Philologus*, XVII, 169) : καὶ δάϊον ὥστε Βάκχαν, et quelques autres, qui ne valent pas celle de Musgrave.

M. Barthold, lui, a recours à son procédé habituel : il supprime τὰν dans l'antistrophe, ce qui lui permet de s'en tenir à la leçon des manuscrits : Ναΐδ' ὅπως τε Βάκχαν (*comme une Naïade furieuse et comme une Bacchante*). Seulement il aurait bien dû nous expliquer comme quoi un être aussi inoffensif qu'une Naïade se trouve ici associée à une Bacchante, pour jouer le rôle d'une Furie.

Je crois qu'on peut sans trop de peine retrouver le texte primitif. Lisez :

οἴκων
ζεύξασ' ἄπ' Εὐρυτίων, δρομάδα
Δαναΐδ' ὅπως τε Βάκχαν...

[1] Je me trompe. M. Barthold, tout en adoptant la conjecture de Blomfield, a trouvé moyen d'enchérir sur lui. Il s'est avisé d'aller déterrer dans Plutarque une tradition, d'après laquelle Iole se serait précipitée du haut des murailles d'Œchalie sans se faire du mal, le hasard ayant voulu que ses vêtements fussent gonflés par le vent (*Rapprochements d'hist. grecques et romaines*, § 13). Comme ἐρέσσω, qui signifie *ramer*, a parfois le sens d'*agiter*, *mouvoir*, d'où πτεροῖς ἐρέσσει (*Iphig. T.*, 289) pour dire *il vole*, il en résulte, suivant M. Barthold, que εἰρεσίᾳ, dans notre passage, doit se traduire : *Cypris ayant enlevé la jeune fille au vol*, ou *dans son vol*. Après cette explication-là, je crois qu'il faut tirer l'échelle.

Εὐρυτίων est une correction de Monk; et bien que cet habile helléniste ne la hasarde que dans une note et sans y ajouter d'importance, je la considère comme indiscutable, eu égard surtout à la construction de la phrase. Notez que le texte porte, non pas ἀπ' οἴκων ζεύξασα, mais οἴκων ζεύξασ' ἀπ'. Une pareille tmèse, avec ἄπ' ainsi élidé, n'est possible qu'à condition que le mot suivant soit un qualificatif de οἴκων; qualificatif d'autant plus indispensable ici, qu'Iole, sur qui roule toute la strophe, n'est pas même nommée. Or, si familier qu'on suppose le public athénien avec l'histoire héroïque de la Grèce, on reconnaîtra que τὰν Οἰχαλίᾳ πῶλον, *la jeune fille dans OEchalie*, est une désignation bien peu précise, d'autant plus qu'il y avait en Grèce au moins trois Œchalie; celle dont il est question ici est expressément nommée dans l'*Iliade* « la ville d'Eurytus » : Οἰχαλίην, πόλιν Εὐρύτου Οἰχαλιῆος (II, 730).

Le nom d'Eurytus s'impose donc ici de par le sens et de par la grammaire. Je puis affirmer, si faible que soit cet argument, que de mon côté je l'avais deviné, quand je ne possédais encore que les textes de Nauck et de Weil.

Le copiste, on s'en est aperçu, n'était pas grand clerc. Cet adjectif, dérivé d'un nom propre, l'a arrêté net. Pour se tirer d'affaire, il a écrit au hasard le mot qui ressemblait le mieux : ΑΠΕΥΡΥΤΙΑΝ, mauvaise leçon que portait sa copie [1], est devenu de la sorte ΑΠΕΙΡΕCΙΑΝ (*infinie, immense*).

J'ajouterai que le mot restitué par Monk est bien celui que le scholiaste avait par devers lui; car après avoir constaté qu'il s'agit d'Iole, la fille d'Eurytus, λέγει τὴν Ἰόλην τὴν παῖδα τοῦ Εὐρύτου, il interprète notre vers de la sorte : τῶν νυμφικῶν

[1] Il est probable que la copie portait ΑΠΕΥΡΥΤΙΑΝ, ce qui aura contribué à la confusion. Cette forme est incorrecte, je le sais, mais il est avéré que les anciens manuscrits fourmillaient de ces prétendus génitifs doriques. Un grammairien grec, cité par Schæfer (sur *Gregor. Corinth.*, p. 226, édit. de Leipzig, 1811), cite comme d'Euripide : κακᾶν βίων διαγωγήν (pour κακῶν). Cf *Hec.*, 1071, γυναικᾶν (pour γυναικῶν); *Hel.*, 378, θηρᾶν (pour θηρῶν); et dans notre pièce, v. 743, ἀοιδᾶν (pour ἀοιδῶν), etc.

οἴκων ἀποχωρίσασα. S'il avait lu dans le texte toute autre expression, il n'aurait pas manqué de la paraphraser.

La seconde correction, Δαναΐδ' au lieu de ναΐδ', se justifie d'elle-même. Je conserve le texte des manuscrits, en suppléant la syllabe qui manque. C'est tout simplement la syllabe finale du mot précédent, que le copiste a oublié de répéter; cas qui rentre dans les applications ordinaires de la critique paléographique.

La première de Δαναΐδ' étant douteuse, Δαναΐδ' ὅπως τε Βάκχαν, correspond parfaitement à τὰν Διογόνοιο Βάκχου de l'antistrophe.

Il est superflu, je crois, d'insister sur la justesse de la comparaison entre Iole, qui causa la mort de son époux Hercule, et une Danaïde. De même, dans les *Phéniciennes* (v. 1675), lorsque Créon veut forcer Antigone à épouser Hémon, Antigone s'écrie : « La nuit de mes noces fera de moi une Danaïde, »

Νὺξ ἄρ' ἐκείνη Δαναΐδων μ' ἕξει μίαν.

[ἔχει δ' ἀνάγκην, ὥστε κηδεύσας καλοῖς
γαμβροῖσι χαίρων σώζεται πικρὸν λέχος,
ἢ χρηστὰ λέκτρα, πενθεροὺς δ' ἀνωφελεῖς
λαβὼν πιέζει τἀγαθῷ τὸ δυστυχές.]
ῥᾷστον δ' ὅτῳ τὸ μηδέν, ἀλλ' ἀνωφελὴς
εὐηθίᾳ κατ' οἶκον ἵδρυται γυνή.

L'authenticité des vers 634-37 souffre de graves difficultés et je les regarde comme interpolés :

1° Ils sont dirigés, non contre les femmes, mais contre le mariage, qui n'est pas en question ici. Hippolyte se propose de démontrer que la femme est une peste, ὡς γυνὴ κακὸν μέγα. Or, ici il admet, contrairement à sa thèse, qu'il y a des femmes exeellentes, χρηστὰ λέκτρα, et il prend à partie les beaux-parents qui sont sans ressources.

Cette objection me paraît sans réplique et l'on pourrait s'y tenir; mais il y en a plusieurs autres :

2° Hippolyte pose deux alternatives, mais il en omet une troisième, celle d'une femme honnête et de beaux-parents aisés, alternative qui mettrait à néant toute sa démonstration;

3° L'expression ἔχει δ' ἀνάγκην n'appartient pas, que je sache, au vocabulaire d'Euripide. Pour exprimer cette idée : *il y a nécessité, il le faut,* le poète se sert ordinairement de la formule πολλή δ' ἀνάγκη (cf. *Phœn.*, 1674; *Med.*, 1013; *Hec.*, 396, etc.);

4° Le mot ἀνωφελεῖς est emprunté au v. 638; aussi Nauck, pour éviter la répétition du même adjectif à deux vers de distance, propose-t-il, à tort, suivant moi, de remplacer le second ἀλλ' ἀνωφελής par ἀλλὰ νωχελής;

5° Enfin, en supprimant ces quatre vers, on constate une connexion frappante entre ἀγάλματι (v. 631) et ἵδρυται γυνή (v. 639). C'est la même image qui se poursuit.

---

640. σοφὴν δὲ μισῶ· μὴ γὰρ ἔν γ' ἐμοῖς δόμοις
εἴη φρονοῦσα πλεῖον ἢ γυναῖκα χρή.

Ces deux vers ont paru suspects à Nauck. On ne conçoit pas, dit-il, qu'Hippolyte, qui vient de s'emporter contre le sexe entier, se borne ensuite à n'exclure de sa maison que les seules femmes savantes. Il blâme en outre πλεῖον, qui n'est pas attique, et γάρ, dont l'emploi n'est pas justifié.

Ces objections me paraissent peu fondées : 1° il est vrai qu'Hippolyte déteste les femmes en général, mais comme elles sont un mal nécessaire, il les souhaite au moins simples et sans esprit. Si chaste qu'il soit, le fils de Thésée n'a point fait vœu de ne pas se marier (c'est du moins ce qui résulte des vv. 1140-41). Ce qu'il hait par-dessus tout, c'est la femme avisée; celle-là il ne l'admettra jamais chez lui. Y a-t-il là la moindre inconséquence?

2° Πλεῖον paraît en effet contraire à l'usage attique. Les Attiques employaient les formes πλείων, πλείονος; au nom. et à l'accus. sing. neutre ils écrivaient πλέον (ou πλεῖν), et non πλεῖον. Mais G. Dindorf, en signalant l'incorrection, avait déjà corrigé πλείον' ἤ.

3° Γάρ, quoi qu'en dise Nauck, est ici le terme propre. Cette particule n'est pas seulement explicative, mais souvent affirmative ou plutôt confirmative (cf. p. ex. le v. 792). Dans ce cas elle équivaut au français *oui*. Μὴ γάρ, avec ce sens, se rencontre souvent dans les Attiques, surtout dans Platon. Je me bornerai à citer un passage analogue au nôtre du *Prométhée* d'Eschyle (vv. 387-8) :

ΩΚΕΑΝΟΣ. σαφῶς μ' ἐς οἶκον σὸς λόγος στέλλει πάλιν.
ΠΡΟΜΗΘΕΥΣ. μὴ γάρ σε θρῆνος οὑμὸς εἰς ἔχθραν βάλῃ.

---

658. οὐκ ἄν ποτ' ἔσχον μὴ οὐ τάδ' ἐξειπεῖν πατρί.

Je ne sais pourquoi les éditeurs allemands suspectent cette locution. Kirchhoff propose οὐκ ἂν ἐπέσχον; Wecklein, οὐ τἂν ἐπέσχον; Barthold, οὐ μ' ἄν ποτ' ἔσχον [1]. Ce dernier ajoute que le verbe ἔχειν dans ce sens ne se lit qu'une seule fois chez Euripide, *Andr.*, 686 :

εἰ δ' ἐς πρόσοψιν τῆς ἐμῆς ἐλθὼν ἐγὼ
γυναικὸς ἔσχον μὴ κτανεῖν, ἐσωφρόνουν,

où il propose de lire μ' ἐλθών.

Il n'y a rien à changer ni dans l'un ni dans l'autre passage. Ἔχειν, dans le sens de ἔχεσθαι, ἀπέχεσθαι, *sese retinere, se cohibere, abstinere*, est de l'excellent attique. Cf. Thucyd., I, 112 : καὶ Ἑλληνικοῦ πολέμου ἔσχον οἱ Ἀθηναῖοι, et avec une nuance

[1] N. C. *Mon manuscrit portait :* οὐ μ' ἂν ἐπέσχον. *C'est un lapsus, que j'aurais corrigé sur l'épreuve.*

un peu différente, Eurip., *Iphig. Taur.*, 790 : οὐ πολὺν σχήσω χρόνον; Herodot., VI, 39 : Μιλτιάδης δὲ ἀπικόμενος ἐς τὴν Χερσόνησον, εἶχε κατ' οἴκους, *Miltiades domi se continebat.*

N. C. Ἑλληνικοῦ πολέμου ἔσχον οἱ Ἀθηναῖοι. *Je traduis :* les Athéniens s'abstinrent de la guerre. *M. Roersch préfère :* les Athéniens discontinuèrent la guerre. *C'est l'interprétation adoptée par un des derniers éditeurs de Thucydide, M. Classen, mais non point par Duker, Poppo, ni aucun des éditeurs ou traducteurs que j'ai pu consulter. M. Classen a contre lui le témoignage formel du grammairien Thomas Magister, qui cite précisément cette phrase pour prouver que* ἔχειν *se dit pour* ἀπέχεσθαι. *Voici ses propres paroles :* οὐ μόνον ἀπέσχον τοῦ δεινός φαμεν ἀντὶ τοῦ ἀπέσχοντο, ἀλλὰ καὶ ἔσχον. Θουκυδίδης· Ἑλληνικοῦ μὲν πολέμου ἔσχον οἱ Ἀθηναῖοι, ἑαυτοὺς δηλονότι (Eclog. voc. attic., *ed. Fr. Ritschelii*, p. 107). *Thomas Magister n'est pas infaillible, j'en conviens; mais encore faudrait-il montrer qu'il s'est trompé, et je ne vois pas, pour ma part, ce qu'on pourrait lui objecter; son opinion me semble au contraire tirer une force singulière des deux textes d'Euripide cités ci-dessus, les trois passages comportant la même interprétation, et, pris ensemble, ne comportant que celle-là.*

Au point de vue lexicologique elle est irréprochable. Ἔχειν *et ses dérivés appartiennent à la catégorie des verbes qui sont à la fois transitifs et intransitifs* (*Kühner*, § 392, a); *en d'autres termes,* ἔχειν *se dit pour* ἔχεσθαι *et signifie aussi bien* se tenir *que* tenir. *Or,* ἔχειν, *transitif, étant souvent employé dans l'acception d'*empêcher (*Hesychius :* ἔχει· διείργει), *pourquoi n'aurait-il pas, comme* ἔχεσθαι, *celle de* s'empêcher, *c'est-à-dire* se contraindre, se retenir, s'abstenir [1]?

Au surplus, que l'on préfère l'autorité de Classen à celle de Thomas Magister, à mon point de vue la chose est de peu de conséquence; car le différend ne porte que sur une simple nuance :

[1] *Comparez Esch.*, Eumen., 691, φόβος τὸ μὴ ἀδικεῖν σχήσει; *Herod.*, I, 158, ἔσχε μὴ ποιῆσαι ταῦτα, *avec* εἰ ἔσχον μὴ κτανεῖν *et* οὐκ ἂν ἔσχον μὴ οὐ τάδ' ἐξειπεῖν; *c'est le même sens et la même construction, sauf que* ἔχειν *est transitif dans les deux premiers cas, intransitif dans les deux autres.*

surseoir *au lieu de* s'abstenir. *Personne ne s'est avisé jusqu'ici de suspecter la leçon des manuscrits et de suppléer* ἑαυτούς, *voilà pour moi l'essentiel.*

Faut-il, dans notre passage, traduire οὐκ ἄν ποτ' ἔσχον *par « jamais je ne me serais* contenu, *ou* retenu, *ou* abstenu, » *la question, résolue à mes yeux, n'est que secondaire. Il n'y a pas lieu de changer le texte, de mettre, par exemple,* μ' *devant* ἔσχον, *comme le veut M. Barthold. A cet égard le passage de Thucydide est décisif. C'est tout ce que je tenais à démontrer.*

---

661. θεάσομαι δὲ, σὺν πατρὸς μολὼν ποδὶ,
πῶς νιν προσόψει καὶ σὺ καὶ δέσποινα σή·
τῆς σῆς δὲ τόλμης εἴσομαι γεγευμένος.

Ce dernier vers a été compris de diverses manières :

1° *Je connaîtrai ton audace dont j'ai déjà goûté.* C'est l'interprétation du scholiaste : καὶ πάντως τότε τὸ ἀναιδές σου καὶ τολμηρὸν διαγνώσομαι, πεπειραμένος αὐτῆς ἤδη καὶ διὰ τῶν παρόντων. Elle a été adoptée par presque tous les traducteurs, mais je la crois erronée. Admettons que *je connaîtrai ton audace* soit mis pour : *je connaîtrai toute ton audace, je verrai jusqu'où tu porteras ton audace;* en ce cas γεγευμένος ne fait qu'alanguir la phrase et devient une simple cheville; sans compter que le poète, s'il avait eu la pensée qu'on lui prête, n'aurait pas manqué de mettre l'accusatif, τὴν σὴν δὲ τόλμαν, dépendant de εἴσομαι, et non le génitif, τῆς σῆς δὲ τόλμης, régime de γεγευμένος ;

2° *J'en aurai goûté avant de revenir.* Ainsi traduisait M. Weil, faisant de εἴσομαι le futur d'εἶμι, *aller*. On rencontre en effet ce futur dans Homère, mais jamais, que je sache, dans Euripide, ni dans aucun auteur attique. (*Andr.*, 257, θεοὶ εἴσονται τάδε; *ibid.*, 990, Δελφὶς εἴσεται πέτρα; *Heracl.*, 270; *Iphig. Aul.*, 970; *Phœn.*, 260, etc.; dans tous ces passages εἴσομαι est le futur de οἶδα.) M. Weil a dû se poser cette objection, car dans sa dernière édition il revient à l'interprétation commune, en insistant toutefois sur le rôle du possessif τῆς σῆς τόλμης : « *Quant*

à ton impudence à toi, je la connaîtrai après en avoir goûté dès maintenant. Mais, ajoute M. Weil, εἴσομαι est suspect; »

3° M. Barthold présume que les copistes ont omis un vers après 663. La phrase complète serait celle-ci, par exemple : « Après avoir goûté ton audace, je saurai *si ta maîtresse a plus d'audace encore que toi.* »

Cette diversité d'interprétation tient uniquement, je crois, à ce qu'on a mis en oubli une règle de la syntaxe grecque : avec les verbes qui expriment une perception de l'esprit ou des sens, tels que *voir, entendre, savoir, se souvenir,* la proposition complétive se rend par le participe; γεγευμένος est mis ici pour ὅτι γέγευμαι. Quant à εἴσομαι, il ne faut pas le traduire par *je saurai.* Le verbe οἶδα est parfois, comme disent les grammairiens, *recordandi vi prœditum,* et signifie *se ressouvenir.* Ainsi dans l'*OEdipe Roi* (v. 1142), dans la fameuse scène où se dévoile le mystère de la naissance d'OEdipe, le messager demande au berger : οἶσθα παῖδά μοί τινα δούς; *te rappelles-tu que tu me remis un enfant?*

C'est dans ce sens qu'Hippolyte emploie εἴσομαι : « Je me rappellerai avoir déjà expérimenté ton audace. »

N. C. *Je fais amende honorable à M. Barthold. J'aurais dû, avant de rédiger cette note, relire son commentaire, où la règle dont je parle se trouve implicitement invoquée. Je m'étonne que, s'étant souvenu si à propos cette règle, M. Barthold n'ait pas deviné le sens qui saute aux yeux :* Quand je reviendrai avec mon père, ton audace ne m'imposera pas, je saurai (*ou* je me rappellerai) l'avoir déjà expérimentée.

Qu'on traduise εἴσομαι *par* je saurai *ou par* je me souviendrai, *la chose, on le voit, n'importe guère, c'est une pure question de nuance. Mais j'avoue ne pas bien saisir l'objection que me fait M. Roersch. S'il est établi que* οἶδα *peut, et doit en certains cas, se traduire par* je me souviens (*Ellendt en fait la remarque expresse à propos d'*OEd. R., 1142, *et d'autres passages*), *je ne vois pas pourquoi le futur* εἴσομαι *ne pourrait pas se rendre par* je me souviendrai.

677. τὸ γὰρ παρ' ἡμῖν παθος
παρὸν δυσεκπέρατον ἔρχεται βίου.

On traduit : « Car le malheur de vie présent chez nous arrive difficile à traverser ; » ou bien, en substituant à παρόν le substantif πόρον, *voie, route* : « Le malheur que j'éprouve marche dans une voie qui mène difficilement à travers la vie ; » ou bien encore, en écrivant βίῳ pour βίου : « Le malheur que j'éprouve est pour ma vie (s'avance contre ma vie comme) une chose difficile à traverser, c'est-à-dire me conduit à une mort violente [1]. »

Pur grimoire, qu'aucune des corrections proposées jusqu'ici ne peut aider à débrouiller.

Voici, en attendant mieux, l'interprétation que je propose. D'abord δυσεκπέρατος et βίος me paraissent inséparables, comme le prouvent les passages suivants d'Euripide : *Med.*, 646, δυσπέρατον αἰῶνα ; *Iphig. Aul.*, 18, ἀκίνδυνον βίον ἐξεπέρασε ; *Suppl.*, 954, τοῦτον δὲ (τὸν βίον) χρὴ διεκπερᾶν ; *Herc. Fur.*, 504, τοῦτον δὲ (τὸν βίον) διαπεράσετε [2].

Je lis donc βίον, au lieu de βίου, et c'est en effet la leçon d'un des meilleurs manuscrits, celui de Paris. Un autre porte βίου̊.

Πάθος est évidemment le sujet de ἔρχεται. Il est vrai que M. Barthold prétend qu'il ne peut exister qu'un rapport forcé (*unnatürlich*) entre ces deux mots. Mais l'objection n'est pas recevable : τὸ γὰρ παρ' ἡμῖν πάθος ἔρχεται n'est pas plus choquant que τὸ γὰρ ὑμῶν ἄλγος ἔρχεται, qui se lit dans Sophocle, *OEd. R.*, 62.

Reste παρὸν, dont on ne sait que faire, et qui doit avoir pris la place d'un autre mot. Étant donnée la construction de la phrase, ce mot ne peut être qu'un participe actif dépendant de ἔρχεται et régissant à son tour l'accusatif δυσεκπέρατον βίον. Tous ceux qui ont lu Euripide savent combien pareille tournure lui est familière (ἦλθον φέρων, *Phœn.*, 143 ; ἦλθες ἀγγέλλουσα,

[1] La première traduction est de Th. Fix, les deux autres de M. Weil.

[2] Il en est de même si on lit, avec certains manuscrits, δυσεκπέραντον. Cf. *Herc. Fur.*, 428, ἵν' ἐκπεραίνει βίοτον ; Soph., *Tynd. fragm.*, 572, 3, πρὶν βίος διεκπερανθῇ.

Androm., 821; φέρουσ' ἐλήλυθας, *Bacch.*, 1201; δώσουσ' ἔρχομαι, *Iphig. A.*, 1474, etc.). A s'en tenir aux conjectures, on pourrait proposer φέρον ou φοροῦν. Mais il y a moyen de serrer le texte de plus près : le participe dont παρὸν a pris la place, — le sens et la leçon vicieuse des manuscrits nous l'indiquent, — c'est πορών (ici πορὸν, au neutre, s'accordant avec πάθος).

Πορεῖν, synonyme de πορίζειν, signifie *dare, præbere, adducere*. C'est un verbe homérique, mais que les tragiques emploient, surtout dans les morceaux lyriques, comme celui-ci ; le participe πορών se trouve dans Sophocle, *Elect.*, 126, et dans Eschyle, *Prom.*, 108 et 948.

J'ajoute, bien que la chose soit de peu d'importance, que πορίζειν βίον est une locution reçue. Ainsi, Eschine, *Contr. Ctesiph.*, 78, 30, τὸν βίον πορίζεται ἐκ τῶν ὑμετέρων κινδύνων, *vitam ex vestris periculis sustentat* ; Ménandre, *Monost.*, 63, βίον πορίζου πάντοθεν, *omni arte vitam quære*. Citons enfin un piquant dicton de Ménandre, *Mon.*, 66 : βίος κέκληται ὃς βίᾳ πορίζεται, rendu de la sorte par Grotius : *Vi quia paratur vita, vita dicitur* ; dicton qui, pour le dire en passant, résume et condense en un vers toute la théorie du *Struggle for life*, et que Darwin aurait pu prendre pour épigraphe.

Le copiste, peu familiarisé avec ce participe πορὸν [1], l'a changé en παρὸν, qui n'offre aucun sens, et qu'Euripide d'ailleurs construit toujours avec le datif simple (jamais, comme ici, παρ' ἡμῖν παρὸν).

Je lis donc :

τὸ γὰρ παρ' ἡμῖν πάθος
πορὸν δυσεκπέρατον ἔρχεται βίον.

Ce qui veut dire littéralement : *La souffrance vient à nous apportant une vie intolérable ;* en d'autres termes : *Le malheur qui m'accable me rend la vie intolérable.*

[1] On l'avait pris d'abord pour le substantif πόρον, et de là provient la mauvaise leçon βίου pour βίον.

715. καλῶς ἔλεξας. ἐν δὲ προτρέπουσ' ἐγὼ
εὕρημα δή τι τῆσδε συμφορᾶς ἔχω.

Le premier de ces deux vers est altéré; προτρέπουσα n'offre pas de sens, mais la vraie leçon est facile à retrouver. Lisez : ἐγὼ δ' ἐπιστρέφουσ' ἐγὼ, *mais moi réfléchissant*. Si j'émettais une simple conjecture, je proposerais le passif ἐπιστραφεῖσ', plus usité dans cette acception. Mais il faut s'en tenir aux manuscrits. Or, ΕΝΔΕΠΡΟΤΡΕΠΟΥϹ provient de ΕΝΔΕΠΙϹΤΡΕΦΟΥϹ, suivant les inductions tirées de la paléographie (Ρ = Ι, et Ο = Ϲ). Remarquez d'ailleurs que le manuscrit de Paris porte un σ inscrit au-dessus du premier ο, προ̆τρέπουσ'.

On peut, si l'on veut, sous-entendre τὸν νοῦν (ou τὴν γνώμην, comme le scholiaste), par analogie avec προσέχειν, ἐπέχειν, ἐπιστῆσαι; mais c'est inutile. Στρέφω et ses dérivés sont tantôt transitifs, tantôt intransitifs [1]. Ainsi ἐπιστρέφω, signifiant *se retourner*, se lit dans Sophocle (*Trach.*, 566), Aristophane (*Vesp.*, 420) et Thucydide (l. I, c. 61, § 4). De l'acception de *se retourner* on passe naturellement à celle de *réfléchir*, *méditer*, *faire un retour sur* [2]. Et tel est le sens que nous avons ici. Ce qui le prouve, c'est que dans l'*Hippolyte* même, au v. 1226, nous trouvons un autre composé de στρέφω, μεταστρέφουσαι, mis pour μεταστρεφόμεναι, et que le scholiaste interprète : φροντίζουσαι, φροντίδα ποιούμεναι. Ainsi aussi, dans l'*Iphigénie à Aulis*, v. 363, ὑποστρέψας, à l'actif, doit se traduire : *étant revenu sur ta résolution*.

C'est précisément parce que ἐπιστρέφουσα ainsi employé se rencontre rarement, que le scholiaste se croit tenu d'insister et nous offre cinq interprétations différentes : ἀντὶ τοῦ ζητοῦσα καὶ ἐξερευνῶσα· μετατρέπουσα, φησί, καὶ πολλὰ δοκιμάζουσα,

[1] Ceci est bien développé par Kühner, § 392 *c*.

[2] « Cette Providence me retient; car, sans cela, on n'aurait jamais fait de *retourner* sur le passé; c'est un écheveau qui ne finirait point. » Mme de Sévigné, 24 juillet 1689. — « Il faut aller droit à Dieu, avec le moins de *retour* qu'il est possible; les considérations ne feraient que vous casser la tête. » Bossuet, *Lett. Alb.*, 124.

καὶ εἰς πολλὰ μεταφέρουσά μου τὴν γνώμην. C'est aussi pour cette raison que le copiste s'est trompé.

Quant au second vers, il est excellent, et l'on ne conçoit pas que, depuis Hartung, tous les éditeurs se soient évertués pour le dénaturer :

Hartung : ἓν δὲ περιτρέπουσ' ἐγὼ
ἴαμα δή τι τῆσδε συμφορᾶς ἔχω.

Kirchhoff : ἓν δ', ὃ πρῶτ' εἰποῦσ' ἔχω
εὕρηκα δῆτα τῆσδε συμφορᾶς ἄκος.

Nauck : ἓν δὲ περινοοῦσ' ἐγὼ
ηὕρηκα μοῦνον τῆσδε συμφορᾶς ἄκος.

Weil : ἓν δὲ πᾶν στρέφουσ' ἐγὼ
εὑρεῖν τι ῥῦμα τῆσδε συμφορᾶς ἔχω.

Schmidt : εὖ δὲ προσκοποῦσ' ἐγὼ
ἓν ῥῦμα δεῖξαι τῆσδε συμφορᾶς ἔχω.

Gilbert : ἓν δὲ προτρεπτήριον
εὕρημα δή τι τῆσδε συμφορᾶς ἔχω [1].

Des deux objections de Nauck aucune n'est fondée. Εὕρημα est bien le mot qui convient ici. Euripide s'en est servi dans un cas presque identique. Lorsque, dans les *Héraclides*, Macarie, la fille d'Hercule, se décide à mourir pour le salut de ses frères, elle prononce les deux vers suivants, que le poète aurait pu mettre aussi bien dans la bouche de Phèdre se sacrifiant pour l'honneur de ses enfants (v. 534) :

εὕρημα γάρ τοι μὴ φιλοψυχοῦσ' ἐγὼ
κάλλιστον εὕρηκ', εὐκλεῶς λιπεῖν βίον.

Δή τι, quoi qu'en dise Nauck, est également correct. Devant τὶς la particule δή n'est pas redondante : elle exprime une

[1] M. Gilbert maintient, comme on voit, le v. 716, parce qu'il croit avoir précisé suffisamment le sens de εὕρημα par la singulière épithète προτρεπτήριον introduite dans le vers précédent (*Acta Soc. phil. Lips.*, VI, 337).

nuance qui peut se rendre en français par *un certain* (en latin *quidam*, au lieu de *aliquis*). Cf. Platon, *Phædr.*, 107 D, εἰς δή τινα τόπον; *Polit.*, 306 D, κατὰ δή τινα τρόπον; *Conv.*, 179 C, εὐαριθμήτοις δή τισιν; Sophocle, *Philoct.*, 573, ἦν δή τις, etc.

N. C. *Je ne m'étais pas suffisamment expliqué au sujet des objections de Nauck. L'éminent helléniste repousse* εὕρημα, *non parce qu'il est suivi d'un déterminatif, mais pour l'unique raison que le mot lui paraît impropre*, εὕρημα, *d'après lui, se prenant toujours en bonne part et n'étant de mise que lorsqu'il s'agit d'une trouvaille heureuse*, « einen glücklichen Fund. » *En un mot, Nauck considère* εὕρημα *comme le synonyme de* ἕρμαιον. *C'est à quoi j'ai répondu en citant les* Héraclides.

M. Roersch, lui, repousse εὕρημα *parce qu'il est suivi du complément* τῆσδε συμφορᾶς. *Cette objection, je n'avais pas à m'en occuper. Mais, puisqu'on la soulève, je réponds que* εὕρημα τῆσδε συμφορᾶς ἔχω, j'ai un expédient de (à) ces maux, *n'est pas plus difficile à expliquer que* τί δ' ἐγὼ κακῶν μῆχος ἐξανύσωμαι; *d'*Andromaque, v. 536. Μῆχος, *poét. pour* μηχανή (*comme* ἧδος *pour* ἡδονή), *est l'équivalent de* εὕρημα. *Les deux mots, à quelques nuances près, sont synonymes et s'emploient concurremment : Hom.*, Il., II, 342, μῆχος εὑρέμεναι; IX, 249, μῆχος εὑρεῖν; *Aristoph.*, Lysistr., 111, μηχανὴν εὕροιμ' ἐγώ; *et dans notre pièce*, v. 481, μηχανὰς εὑρήσομεν, *où* μηχανάς *est mis pour* φάρμακον, *qui se lit deux vers plus haut.*

Εὕρημα, *dans l'*Hippolyte, *comme* μῆχος, *dans l'*Andromaque, *sont donc susceptibles de la même interprétation et peuvent se rendre l'un et l'autre par* ἴαμα, *comme le veut le scholiaste.*

---

732. ἠλιβάτοις ὑπὸ κευθμῶσι γενοίμαν,
ἵνα με πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς ἐν [˘] ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

Ce passage est altéré. Le second vers est inintelligible ; en outre il manque une syllabe brève au troisième vers, comme l'indique le chant antistrophique.

Mais le sens est clair : « Puissé-je descendre dans les profondeurs de la terre, ou m'élever au plus haut des airs pour échapper au spectacle de ces misères! » C'est là chez Euripide une pensée familière, et presque un lieu commun, qui revient régulièrement dans toutes les situations critiques. (Cf. *Hipp.*, 1290 ; *Phœn.*, 504 ; *Med.*, 1296 ; *Androm.*, 862 ; *Ion*, 1237 ; *Herc. Fur.*, 1158, etc.).

Sur ce point tout le monde est d'accord. Mais la vraie leçon reste encore à trouver. On a eu recours jusqu'ici à des procédés violents, dont le moindre consiste à intervertir arbitrairement l'ordre des mots, en les mutilant de manière à obtenir la quantité prosodique. Ainsi

HARTUNG : πτερόεσσαν ὄρνιν εἴθε
θεὸς ἔν με ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

M. WEIL (1re édit.) : πτερόεσσαν εἴτε μ' ὄρνιν
θεὸς εἰνὶ ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

VAN HERWERDEN : χθονὸς, ἢ πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς ἔν με ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

BARTHOLD : ἐνί με πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς εἴθε ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

J'ai à proposer une conjecture beaucoup plus simple :

ἶσα καὶ πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς εἴτε ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

"Ισα καί (*pareillement à*) est une locution adverbiale, qui se lit, entre autres, *Electr.*, 994, σεβίζω σ' ἶσα καὶ μάκαρας, et dans

Sophocle, *OEd. R.*, 1187, ὡς ὑμᾶς ἴσα καὶ τὸ μηδὲν ζώσας ἐναριθμῶ.

Le copiste, ayant lu ἕνα pour ἴσα, aura remplacé καὶ par la glose interlinéaire με : ἴσα καὶ [με] πτεροῦσσαν ὄρνιν; et, ne sachant que faire de εἴτε (*auf*), qui n'avait plus de sens, il aura mis ἐν, au hasard, sans se soucier autrement de la mesure.

N. C. « *Il est difficile, dit M. Roersch, de sous-entendre le complément* μέ. *La phrase signifierait :* de la même façon puisse un dieu placer un oiseau ailé dans les troupes volantes. » *Ceci, je le conteste formellement.* Ἴσα καί *est une locution adverbiale qui doit se rendre par* pareillement à. *M. Roersch traduit comme s'il y avait* καὶ ἴσα *ou* ἴσα τε. Ἴσα καὶ πτεροῦσσαν ὄρνιν *ne peut signifier autre chose que :* pareillement à l'oiseau ailé. *Quant à* μέ, *impliqué dans* γενοίμαν, *il est sous-entendu devant* ἴσα, *de même qu'au vers* 549, αὐτήν *est sous-entendu devant* δρομάδα Δαναΐδα. *Il m'eût été facile de lire :* ποταναῖς μ' ἀγέλαις θείη ; *mais il faut s'en tenir autant que possible aux Mss., et je ne crois pas que* μέ *soit indispensable.*

M. Roersch ajoute que la place de εἴτε *comme conjonction est insolite. En prose, sans doute, ou dans le dialogue scénique, mais non dans un chœur. Pareilles inversions sont de l'essence même de la poésie lyrique.*

Puisque j'ai l'occasion de revenir sur ce passage, j'en profite pour glisser ici une autre conjecture, celle à laquelle je m'étais arrêté d'abord, et que j'ai peut-être eu tort d'écarter. Je lisais, me bornant à ajouter un τ *en tête du second vers :*

ἠλιβάτοις ὑπὸ κευθμῶσι γενοίμαν,
τινά με πτεροῦσσαν ὄρνιν
θεὸς εἴτε ποταναῖς ἀγέλαις θείη.

Le mot ἕνα, *qui est inadmissible, se trouvait ainsi remplacé par un vocable dont Euripide use volontiers dans les cas analogues* (Hipp., 828, ὄρνις γὰρ ὥς τις; Herc. Fur., 1039, ὥς τις ὄρνις; Electr., 151, οἷα δέ τις κύκνος ἀχέτας, et passim). *Ce qui m'avait*

décidé à rejeter cette conjecture, c'est la place insolite de l'enclitique τινά. Depuis lors il m'est venu un scrupule.

Je crois qu'on peut affirmer, plus explicitement que ne le font les grammairiens, que τὶς, adjectif indéfini, ne se place jamais en tête d'une phrase. Mais la chose est moins sûre, quand il ne s'agit que d'une apposition, d'une incidente, d'un simple membre de phrase. On cite dans Homère, Il., I, 62, ἀλλ' ἄγε δή τινα μάντιν ἐρείομεν; *dans Sophocle,* Ant., 157, Κρέων χωρεῖ τινὰ δὴ μῆτιν ἐρέσσων; *dans Théocrite,* Id., I, 32, ἔντοσθεν δὲ γυνά τι θεῶν δαίδαλμα τέτυκται; *et Wüstemann, sur ce dernier passage, dit que Meineke, dans son* Théocrite *(que je ne possède pas), a recueilli divers autres exemples. J'avoue pourtant que j'ai cherché en vain un cas bien caractérisé de cette tournure chez les tragiques; car dans le passage cité de Sophocle on a proposé de substituer* τίς *interrogatif :* τίνα δὴ μῆτιν ἐρέσσων.

D'autre part, dans le cas spécial qui nous occupe, on peut dire en faveur de la correction proposée que τινά *perd en partie son caractère d'enclitique, puisqu'il est suivi d'une autre enclitique,* μέ, *dont il prend l'accent.*

Quoi qu'il en soit, la conjecture paraît séduisante, et j'hésite aujourd'hui à la condamner.

---

735. ἀρθείην δ' ἐπὶ πόντιον
κῦμα τᾶς 'Αδριηνᾶς
ἀκτᾶς 'Ηριδανοῦ θ' ὕδωρ.

Une des dernières livraisons de la *Revue de l'instruction publique en Belgique* (t. XXIV, pp. 328 et ss.) contient une note de M. L. Roersch au sujet de ce passage. M. Roersch n'admet pas qu'Euripide ait placé l'embouchure de l'Eridan dans l'Adriatique; sa principale objection, il la tire du passage suivant d'Hérodote (III, 115) : « Je n'accepte pas qu'il y ait un fleuve qui se jetterait dans la mer du Nord et d'où l'on dit que vient l'ambre. Le mot d'Eridanos prouve que ce n'est pas un nom barbare, mais un nom grec forgé par quelque poète; puis je

n'ai trouvé personne qui eût vu ce fleuve, malgré tous mes efforts pour avoir des informations sur la nature de ces confins de l'Europe. » Comme il résulte de ce passage que l'Eridan dont parlaient les poètes se jetait dans l'Océan et non dans l'Adriatique, M. Roersch propose de lire :

κῦμα τᾶς βορέαο
ἀκτᾶς Ἠριδανοῦ θ' ὕδωρ.

Suivant moi, cette correction n'est pas admissible. Le vers d'Euripide est d'une authenticité indiscutable, car il nous est garanti par un texte formel de Pline : « *Nam quod Æschylus in Iberia, hoc est, in Hispania, Eridanum esse dixit, eumque appellari Rhodanum :* Euripides rursus, et Apollonius in Adriatico littore confluere Rhodanum et Padum : *faciliorem veniam facit ignorati succini, in tanta ignorantia orbis* [1]. »

Pline dit vrai. Eschyle et Euripide ne se piquaient pas d'être des géographes. Ils ignoraient notamment la provenance du succin. Cette substance, chacun le sait aujourd'hui, se recueillait dans la Baltique, d'où on la transportait directement chez les Vénètes, sur la côte de l'Adriatique. Les Grecs, eux, la faisaient provenir d'un fleuve qu'ils appelaient l'Eridan. Ils racontaient que Phaéthon étant tombé foudroyé dans ce fleuve, ses sœurs avaient été changées en peupliers et leurs larmes solidifiées constituaient l'ambre.

Sans doute tout cela n'était pas article de foi. L'on conçoit fort bien qu'Hérodote, en historien consciencieux qu'il était, ait fait ses réserves au sujet du fleuve mystérieux. Mais Eschyle et Euripide, qui n'avaient pas étudié la géographie dans Hérodote, n'avaient aucune raison pour contester la légende. De plus, comme il fallait bien que l'Eridan eût son lit quelque part, ils le placèrent chez les Vénètes, c'est-à-dire dans le pays même d'où les Grecs tiraient l'ambre. Et de fait l'ambre devait

[1] *Hist. Nat.*, XXXVII, c. 11. — Le témoignage de Pline, en ce qui concerne Eschyle, est confirmé par Apulée le grammairien : « *Eridanus fluvius... Italiæ, qui et Padus : item Hiberiæ, auctoribus Æschylo, Pausania, Euphorione minore.* » (De Orthographia, edit. ab Ang. Maio, p. 135.)

y être très abondant, puisque Pline nous certifie que de son temps encore les paysannes transpadanes le portaient en colliers (XXXVII, c. 11).

Voilà donc, dès le Ve siècle, deux opinions en présence. Il s'ensuivra que d'une part les purs géographes, Strabon, Pausanias, s'en tenant à Hérodote, nieront l'existence de l'Eridan, ou le feront couler dans l'extrême Nord. D'autre part, la tradition accréditée par Eschyle et Euripide fera rapidement son chemin et deviendra de plus en plus précise.

Euripide a-t-il connu le Pô? Ce n'est guère probable. Mais après lui on ne manqua pas d'assimiler le Pô à l'Eridan, pour la raison fort simple qu'il n'existe dans ces parages d'autre grand fleuve que le Pô. Déjà Apollonius de Rhodes [1], dans le voyage fantastique qu'il prête aux Argonautes, les fait passer devant les bouches de l'Eridan, lequel est pour lui positivement le Pô. Dès lors l'assimilation est complète et les écrivains postérieurs n'auront plus qu'à le constater. Voilà comme quoi le judicieux Polybe, parlant du Pô, s'exprime de la sorte : Ὁ δὲ Πάδος, ὑπὸ δὲ τῶν ποιητῶν Ἠριδανὸς θρυλούμενος (II, 16, 6). Après lui, Diodore de Sicile rapporte également la fable de Phaéthon précipité dans le Pô « autrement appelé Eridan » (V, 23); mais il ajoute que « le temps a démontré que ceux qui ont forgé cette fable étaient dans l'erreur, puisque le succin se recueille dans le Nord, d'où les habitants l'envoient dans les contrées du Midi. »

[1] La pièce d'Eschyle, *les Héliades*, à laquelle Pline fait allusion, est perdue. Mais le hasard nous en a conservé le fragment suivant :

Ἀδριηναί τε γυναῖκες
τρόπον ἕξουσι γόων.

(Grammat. in Bekkeri *Anecdotis*, p. 346, 9.)

On peut conclure de ce fragment qu'Eschyle se faisait de l'Ibéric une idée fort vague : sans doute il confondait le Rhône avec le Pô, mais à coup sûr il faisait couler l'Eridan dans l'Adriatique.

Quoi qu'il en soit, ces Ἀδριηναὶ γυναῖκες constituent une preuve de plus, ce me semble, en faveur de l' Ἀδριηνᾶς ἀκτᾶς d'Euripide.

Il me serait facile de poursuivre ces citations. Je me bornerai à rappeler que Lucien a écrit tout exprès une pièce satirique, intitulée *l'Ambre et les Cygnes*, pour confondre ceux qui prétendaient que les peupliers du Pô distillent le succin. C'était assez l'habitude de Lucien d'enfoncer des portes ouvertes.

Une observation encore avant de finir. Dans Euripide, le chœur souhaite d'être transformé en oiseau, pour se dérober aux horreurs qui se déroulent sous ses yeux. Il voudrait se transporter, — non pas *aux extrémités*, comme le pense M. Roersch, — mais *à l'extrémité* du monde. C'est à l'Occident, vers les îles Hespérides, — πόρσω γαίας Ἑλλανίας ἀστέρας ἑσπέρους, est-il dit dans l'*Ion*, v. 797, — qu'il dirigerait son vol. Mais avant d'y arriver, il planerait au-dessus des flots de l'Adriatique et des eaux de l'Eridan. Qu'on relise attentivement le passage, on verra que c'est bien là ce que veut dire Euripide. Pline lui-même avouerait que pour un poète si ignorant en géographie, ce n'était pas trop mal raisonner.

ἔνθα πορφύρεον σταλάσσουσ'
εἰς οἶδμα πατρὸς τάλαιναι
κόραι Φαέθοντος οἴκτῳ δακρύων
τὰς ἠλεκτροφαεῖς αὐγάς.

Ces vers font allusion au mythe des Héliades, changées en peupliers. Les vierges, κόραι, est une expression poétique, pour désigner les peupliers, αἴγειροι[1] (le mot en grec est du féminin).

[1] Comme dans le fragment d'Eubulus, cité par Athénée (XIII, p. 568 *f*), où le comique athénien parodie notre passage. Le poète blâme ceux qui se livrent à des amours furtives. Que ne vont-ils dans certains lieux, où l'on trouve des nymphes complaisantes rangées en file :

οἵας
Ἠριδανὸς ἁγνοῖς ὕδασι κηπεύει κόρας.

La parodie porte en même temps sur le v. 78 de notre pièce : ποταμίαισι κηπεύει δρόσοις.

C'est comme si le poète avait dit : « Les bords de l'Eridan, où depuis la mort de Phaéthon les peupliers distillent dans les flots pourprés de leur père l'ambre de leurs larmes. » Le texte dit *de leur père*, parce que, depuis leur métamorphose en peupliers, les Héliades, filles du Soleil, sont devenues filles de l'Eridan, qui les nourrit. L'image est à la fois d'une grâce et d'une justesse parfaites.

Néanmoins il s'est trouvé en Allemagne un savant que ces beaux vers ont choqué. Suivant M. Barthold, le mot πατρός est une invention des copistes, qu'il faut bannir du texte (ce qui entraîne également la suppression de μελάθρων dans l'antistrophe). Cela fait l'objet d'un mémoire inséré dans le *Philologus* (36, 166), mémoire que nous pouvons résumer en un mot : M. Barthold ne veut pas admettre que l'Eridan soit le père des peupliers qui croissent sur ses bords.

οὐκ οἶδα πρᾶξιν τήνδε πλὴν λόγῳ κλύων
γραφῇ τε λεύσσων· οὐδὲ ταῦτα γὰρ σκοπεῖν
πρόθυμός εἰμι, παρθένον ψυχὴν ἔχων.

Οὐδὲ ταῦτα γάρ, telle est la leçon de tous les manuscrits, laquelle est confirmée par le *Christus patiens*, v. 523. Le sens de ces mots est fort clair. Néanmoins, de tous les éditeurs, commentateurs ou interprètes d'Euripide, Racine le fils est le seul qui les ait rendus exactement : « Je ne connais les plaisirs de l'amour que par des récits ou des tableaux, *encore* suis-je trop pur pour arrêter mes yeux sur de telles peintures [1]. »

Faute d'avoir compris la signification vraie de la locution οὐδὲ γάρ, les éditeurs ont eu recours aux conjectures les plus

[1] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. VIII, p. 308.

arbitraires; toutes les particules de la langue ont été mises à contribution :

VALCKENAER :	οὐδὲ ταῦτα καὶ σκοπεῖν
BRUNCK :	οὐδὲ ταῦτα μὲν σκοπεῖν
BOISSONADE :	οὐδὲ ταῦτά γε σκοπεῖν
HARTUNG :	οὐδὲ ταῦτ' ἐγὼ σκοπεῖν
KIRCHHOFF :	κοὐδὲ ταῦτ' ἄγαν σκοπεῖν
WEIL (1re édit.) :	λεύσσων σπάνιον · οὐδὲ γὰρ σκοπεῖν
BARTHOLD :	οὐδὲ ταῦτ' ἐπισκοπεῖν
ou :	οὐδὲ ταῦτ' ἄρ' εὖ σκοπεῖν.

Il n'y a pas un iota à changer. Nous l'avons déjà dit, mais il importe de le répéter : la préposition γάρ, que l'on s'obstine à traduire toujours par *car*, est très souvent confirmative et équivaut à *oui*, à *même*[1]. C'est notamment le sens qu'elle a d'ordinaire lorsqu'elle est jointe à οὐδέ. Οὐδὲ γάρ doit se rendre ici, non pas par *neque enim*, ce qui donnerait un sens absurde, mais par *neque etiam, ne quidem*, en français : *et même, et encore*, avec une proposition négative. Il est étrange que les glossaires ne le disent pas, mais tel est bien le sens de cette locution, ce qu'il me sera aisé de prouver par quantité d'exemples. On m'excusera d'insister, car j'ai constaté que presque toujours cette tournure a donné lieu à des contre-sens.

[1] Les exemples sont si nombreux, qu'on n'a que l'embarras du choix. J'en ai cité un à propos du v. 640. En voici un autre qui rentre directement dans mon cadre. Thésée, entrant en scène, interroge le chœur (vv. 790-91) : « Quel est ce bruit que j'entends dans le palais? Les cris des serviteurs ont frappé mon oreille. » M. Barthold supprime le second de ces deux vers, faute d'avoir compris ce qui suit :

οὐ γάρ τί μ' ὡς θεωρὸν ἀξιοῖ δόμος
πύλας ἀνοίξας εὐφρόνως προσεννέπειν.

Qu'on traduise γάρ par *oui*, et l'on verra que le v. 791 est indispensable.

1° Nous l'avons déjà rencontrée dans l'*Hippolyte* même, v. 468 :

οὐδὲ στέγην γὰρ ἧς κατηρεφεῖς δόμοι...

« il ne faut pas même que le toit de ta maison connaisse tous tes secrets. »

2° Dans l'*Electre* d'Euripide (v. 386 et ss.), Oreste développe ce thème, qu'il faut juger les hommes, non sur de vaines apparences, mais d'après leur conduite et leur caractère : « Ce sont les hommes vraiment nobles qui gouvernent avec honneur les États et les familles ;

αἱ δὲ σάρκες αἱ κεναὶ φρενῶν
ἀγάλματ' ἀγορᾶς εἰσιν. Οὐδὲ γὰρ δόρυ
μᾶλλον βραχίων σθεναρὸς ἀσθενοῦς μένει·
ἐν τῇ φύσει δὲ τοῦτο κἀν εὐψυχίᾳ,

« des corps robustes, vides de sens, sont bons pour décorer la place publique; même (*et non pas* car) dans le combat un bras vigoureux n'est pas plus ferme qu'un bras plus faible; c'est le caractère et le courage qui décident. »

3° Dans l'*Ion* (v. 1315), Ion, qui veut tuer Créuse réfugiée sur l'autel d'Apollon, déplore que les lois données aux hommes par les dieux ne soient pas plus justes et plus sages :

τοὺς μὲν γὰρ ἀδίκους βωμὸν οὐχ ἵζειν ἐχρῆν,
ἀλλ' ἐξελαύνειν · οὐδὲ γὰρ ψαύειν καλὸν
θεῶν πονηρὰν χεῖρα...

« car les coupables ne devraient pas s'asseoir sur l'autel, on devrait les en repousser; et même il n'est pas convenable qu'une main criminelle touche ce qui est consacré aux dieux. » En d'autres termes : loin de les laisser s'asseoir sur l'autel, il ne faudrait pas même leur permettre de toucher aux choses sacrées.

4° Dans l'*Electre* de Sophocle, Electre se plaint du sort qui

la condamne à languir dans l'affliction et à gémir sans cesse, et elle ajoute (v. 285) :

οὐδὲ γὰρ κλαῦσαι πάρα
τοσόνδ' ὅσον μοι θυμὸς ἡδονὴν φέρει,

« et encore ne m'est-il pas permis de donner un libre cours à ma douleur. »

5° Dans l'*OEdipe Roi*, OEdipe lance des imprécations contre le meurtrier de Laïus, que l'oracle de Delphes lui enjoint de punir, et il poursuit (v. 249) :

οὐδ' εἰ γὰρ ἦν τὸ πρᾶγμα μὴ θεήλατον,
ἀκάθαρτον ὑμᾶς εἰκὸς ἦν οὕτως ἐᾶν,

« et même si le dieu n'avait pas parlé, il ne convenait pas de laisser le crime impuni. »

6° De même en prose. Dans Thucydide (IV, c. 78), Brasidas déclare aux Thessaliens : νῦν τε ἀκόντων ἐκείνων οὐκ ἂν προελθεῖν (οὐδὲ γὰρ ἂν δύνασθαι) οὐ μέντοι ἀξιοῦν γε εἴργεσθαι, « qu'il ne passerait pas avant contre leur gré (et même la chose ne serait pas possible), que cependant il n'estimait pas devoir être arrêté. »

N. C. *M. Roersch n'accepte pas cette explication. Suivant lui,* γάρ *est bien l'équivalent du français* car; *si tous les interprètes se sont trompés sur ce passage, c'est qu'ils n'ont pas vu que* οὐδὲ γάρ *rend raison de* οὐκ οἶδα πρᾶξιν τήνδε, *et non pas de* γραφῇ λεύσσων. *M. Roersch ajoute : « La signification de* même *se trouve dans* οὐδέ *et non dans* γάρ. » *Je ne veux pas entrer dans la discussion de ce dernier point* (οὐκ — οὐδέ *signifiant, non pas* non — neque, *mais* non — ne quidem, *ce qui rendrait* γάρ *inutile*); *mais, adoptant l'explication de M. Roersch, je traduis : « Je ne connais la pratique de l'amour que par ouï-dire et pour en avoir vu des peintures,* car *celles-ci je ne suis pas même empressé de les regarder ; » ou bien, en réduisant ce raisonnement à sa forme la plus simple : « Je ne connais l'amour que par des peintures, et en effet je suis peu tenté de les regarder. » On conçoit que les éditeurs d'Euripide aient reculé devant une pareille interprétation. Il me semble que M. Roersch se donne bien du mal pour ne pas*

acquiescer à une explication fort claire, et qui, je le crois, est à l'abri de toute objection.

Aux exemples cités ci-dessus je pourrais en ajouter quantité d'autres, que j'ai recueillis depuis. En voici encore un, qui est piquant. Je l'emprunte à la Lysistrata *d'Aristophane* (v. 130). *On connaît le sujet de la pièce. Les femmes d'Athènes, à l'instigation de Lysistrata, ont ourdi une conspiration pour faire cesser la guerre. Parmi les plus ardentes se montre Calonice, qui, elle, est prête à tous les sacrifices, fallût-il « se partager en deux comme une barbue, et donner la moitié de sa personne. » Profitant de ces belles dispositions, Lysistrata communique son plan aux conjurées : le moyen de forcer les hommes à la paix, c'est de garder une continence absolue. Vives protestations de la part des femmes : « Quant à moi, s'écrie l'une d'elles, je ne saurais le promettre; que la guerre continue! » Sur quoi Calonice, si résolue tout-à-l'heure :*

μὰ Δί' οὐδ' ἐγὼ γάρ, ἀλλ' ὁ πόλεμος ἑρπέτω.

Ce que signifie ce vers, on vient de le voir : « Par Jupiter, pas même moi; *que la guerre continue!* »

Comme il fallait s'y attendre, ce passage a été mal compris (non edepol ego; — et moi non plus). *Brunck n'hésite pas à le déclarer corrompu, et propose de lire :* οὐδ' ἔγωγ' ἄρ'.

Encore une fois, il n'y a rien à changer. Le texte est clair, et l'exclamation de Calonice fort bien amenée. La réponse de Lysistrata ne se fait pas attendre : « C'est toi qui dis cela, belle barbue, etc. »

Si, comme je l'ai montré, la locution οὐδὲ γάρ *a dérouté bien des éditeurs, je n'ai garde de prétendre qu'on s'y soit toujours trompé. Ainsi, dans Hérodote,* III, 22 : οὐδὲ γὰρ ἂν τοσαῦτα δύνασθαι ζώειν σφέας, *est parfaitement rendu par Schweighæuser :* qui ne tot quidem annos vivere possent. *Ainsi aussi Ellendt, dans son beau lexique de Sophocle, dit en propres termes : «* οὐδὲ γάρ neque etiam *vel* ne quidem *significatur, » et me fournit deux autres exemples,* Elect., 770, *et* OEd. Col., 1702. *J'espère que la note qu'on vient de lire aura démontré le bien fondé de cette assertion.*

ἀλλ᾽ ὡς τυραννεῖν ἡδὺ τοῖσι σώφροσιν;
ἥκιστά γ᾽, εἰ μὴ τὰς φρένας διέφθορε
θνητῶν ὅσοισιν ἁνδάνει μοναρχία.

Littéralement : « Diras-tu que régner est doux pour les sages? Nullement, à moins que la monarchie n'ait perverti le cœur des mortels à qui elle plaît. » Ou cela ne veut rien dire, ou cela signifie que la monarchie n'a de charmes pour les esprits sages que lorsqu'ils ont cessé d'être sages [1].

Il serait trop long d'énumérer tous les changements que l'on a fait subir au texte pour en tirer un sens plausible. Quant à moi, je suis convaincu que le remède consiste simplement à retrancher le vers 1014.

Pour se défendre du crime qu'on lui impute, Hippolyte vient d'avouer sans ambages qu'il se compte au nombre des sages. Puis, allant au-devant des objections de son père : « Diras-tu que régner a des charmes pour les sages d'entre les mortels, à qui le régime monarchique est cher? » Au lieu d'insister sur cet argument et de le réfuter, Hippolyte se dérobe : « Pour moi, dit-il, je n'envie le premier rang que dans les jeux de la Grèce; dans la cité, content du second, je ne désire que de vivre paisible avec de vertueux amis. » De protestation contre le pouvoir absolu, il n'y a pas l'ombre : d'abord parce que Hippolyte n'oublie pas que c'est à un monarque qu'il s'adresse; ensuite et surtout parce qu'il trahirait les plus chères aspirations du poète qui parle par sa bouche. Je dirai plus. Si Hippolyte soulève cette objection, au fond peu sérieuse, c'est, soyons-en sûrs, pour fournir à Euripide l'occasion d'affirmer ses sympathies politiques et de faire la leçon au public athénien. Il suffit, pour être édifié à cet égard, de rapprocher de cette profession de foi une longue tirade, tout aussi peu justi-

[1] Pensée que M. Philarète Chasles trouve digne de Montesquieu, de La Rochefoucauld ou de Tacite (*Études sur l'Antiquité*, Paris, 1847, p. 250). Il est vrai qu'il la travestit de la sorte : « Le pouvoir ne plaît qu'à ceux que le pouvoir a corrompus. » Toujours le procédé que nous avons déjà signalé chez M. Villemain. Moyennant une entorse donnée au texte, on fait dire au poète ce qu'on veut; puis on s'extasie devant l'idée ou l'expression qu'on lui a prêtée.

fiée, que chante le chœur dans *Andromaque* (vv. 464-485) en l'honneur du gouvernement monarchique.

Cette phrase : « la monarchie plaît aux sages » n'était pas du goût de tout le monde. On s'explique fort bien qu'un lecteur, froissé dans ses convictions républicaines, ait écrit en marge de son exemplaire : « Pas du tout, à moins que ce régime ne leur ait perverti l'esprit, » ἥκιστα, εἰ μὴ τὰς φρένας διέφθορε μοναρχία. Ce serait, suivant nous, cette boutade qui, introduite — malicieusement peut-être — dans le texte, aurait produit l'amphigouri que l'on sait.

εἰ δ' ἥδε δειμαίνουσ' ἀπώλεσεν βίον
οὐκ οἶδ' · ἐμοὶ γὰρ οὐ θέμις πέρα λέγειν.
ἐσωφρόνησε δ' οὐκ ἔχουσα σωφρονεῖν,
ἡμεῖς δ' ἔχοντες οὐ καλῶς ἐχρώμεθα.

On explique ces deux derniers vers, en jouant sur le double sens de σωφρονεῖν (*être chaste* et *être prudent*) : « Elle a été avisée, ne pouvant être chaste, et moi qui suis chaste, je n'en ai point tiré d'avantage [1]. » Mais, en admettant (ce que je conteste) que le reste de la phrase soit exactement traduit, il resterait à expliquer comment le spectateur athénien parvenait à comprendre un jeu de mots si compliqué.

Nauck montre à merveille que cette interprétation ne vaut rien; mais il a tort, je crois, de rejeter ces deux vers, sous prétexte qu'ils ne sont susceptibles d'aucune correction. Je proposerais de lire :

ἐσωφρόνησε δ' οὐχ ἑκοῦσα, σώφρονες
ἡμεῖς δ' ἑκόντες οὐ καλῶς ἐχρώμεθα.

[1] Ou, si l'on préfère la traduction de M. Philarète Chasles : « En n'étant pas sage (*par son amour*) elle a été sage (*en m'accusant*); et moi qui ai été sage (*par ma chasteté*), je n'ai pas été sage (*en me laissant accuser*). » Le célèbre critique est bien indulgent, — et bien subtil lui-même, ajouterai-je, — en ne voyant là qu'un simple *jeu de mots que pouvait pardonner la subtilité grecque et qui devait irriter la colère de Thésée.* (Études sur l'Antiquité, p. 251.)

La confusion des deux mots ἑκοῦσα et ἔχουσα s'explique. Le *Thesaurus* en cite d'autres exemples (Xenoph., *Hist. gr.*, 3, 5, 15; Anton. Lib., c. 25, p. 166; Maneth., 2, 297 [1].) Un des Mss. de Paris, cité par Musgrave, donne précisément ἑκοῦσα en variante. La leçon vicieuse ἔχουσα aura entraîné le changement de σώφρονες en σωφρονεῖν.

Σώφρονες ἡμεῖς δ' ἑκόντες ne prête à aucune objection. Platon écrit de même: κακὸς ἑκὼν οὐδείς (*Tim.*, 86 D). La particule δέ après ἡμεῖς est à sa place, car c'est sur ἡμεῖς que porte l'antithèse.

Hippolyte ne trahit point son serment. Sans accuser positivement Phèdre, il fait entendre qu'il y a dans sa conduite un mystère qui n'est pas éclairci. La phrase est obscure, mais pour Thésée seulement; le chœur et le public la comprennent sans peine : « Quant à Phèdre, si la crainte [2] l'a portée à s'ôter la vie, c'est ce que j'ignore; il ne m'est pas permis d'en dire davantage. Elle a été sage sans le vouloir; moi qui l'ai été volontairement, je n'ai pas lieu de m'en applaudir. »

Je ne sais si je m'abuse, mais cette antithèse servant de conclusion au discours d'Hippolyte, me paraît bien dans le goût d'Euripide.

[1] Ajoutez *Iphig. Aul.*, 367, ἑκόντες, correction de Canter, pour ἔχοντες; Sophocle, *Ajax*, 455 (voir le scholiaste); Hermesianacti *Eleg.*, 23, ἑκόνθ', correction de Dalechamp, pour ἔχων.

[2] Je lis εἰ δ' ἥδε δειμαίνουσ', avec tous les manuscrits; τί δ', qu'on trouve dans les éditions récentes, est une correction malheureuse de Nauck. *Quid metuens ista*, n'aurait pas de sens dans la bouche d'Hippolyte, lequel ne sait que trop bien ce que Phèdre avait à redouter. Avec εἰ δέ, au contraire, le sens est parfait. Hippolyte ignore en effet si la crainte a porté Phèdre à se suicider; et de fait la crainte n'y était pour rien. Le vrai mobile, on l'a vu, c'est la honte, le dépit et aussi le désir de se venger.

DU MÊME AUTEUR,

Chez le même Libraire :

Les Elzevier, histoire et annales typographiques. Bruxelles, 1880, 1 vol. grand in-8°, cartonné. fr. 30 »

La première édition des Maximes de La Rochefoucauld. Notice bibliographique. Bruxelles, 1879, grand in-8° . . . . 2 »